

LA THEORIE DE LA CRISE CATAS TROPHIQUE DU MPC BASE VITALE DE LA PREVISION REVOLUTIONNAIRE DU COMMUNISME

Robin Goodfellow

Date	Mai – Octobre 1978
Auteur	Communisme ou Civilisation
Référence	N°12,
Version	0.2

Sommaire

SOMMAIRE.....	2
1. PRESENTATION	3
2. ROSA LUXEMBURG, CHEF DU MOUVEMENT COMMUNISTE INTERNATIONAL. 5	
3. LA REPRODUCTION SIMPLE ET ELARGIE DANS LE LIVRE II DU « CAPITAL »..9	
4. L'ASSAUT REVISIONNISTE.....	21
5. LA TENTATIVE DE RESTAURATION DE ROSA LUXEMBURG ET SES LIMITES	39

AVERTISSEMENT : Cette version reprend le texte du numéro 12. Cette version a fait l'objet d'une relecture rapide et peut donc contenir des erreurs par rapport à la version Image qui elle est plus difficilement lisible. Compte-tenu de nos faibles forces nous préférons donner au public une version peut être imparfaite mais plus facile d'emploi. De nouvelles révisions auront lieu jusqu'à la livraison d'une version 1 qui devrait, nous l'espérons, ne pratiquement plus contenir d'erreurs éventuelles et prendre en compte une vérification des citations, etc. Ce travail sera le prélude à une réunification de tous les textes consacrés à la crise en un ensemble unique.

1. Présentation

Après un Intervalle de deux ans nous poursuivons notre étude sur la crise que la faiblesse de notre petite revue ne permet pas de publier plus rapidement et dont la 1^{ère} partie était parue dans le n° 8 Mai 1980).

Comme à l'habitude de lecteur ne trouvera ici aucune révélation sensationnelle ni nouveauté fracassante venue bouleverser le cours de la lutte des classes. Au contraire, c'est patiemment que nous entreprenons de tisser le fil rouge de la continuité du programme communiste sur cette question vitale qu'est la théorie de la crise catastrophique du MPC.

Comme nous le disions déjà dans le N° 8 ce n'est pas par souci « d'actualité » que nous entreprenons cette étude aujourd'hui. Le MPC n'a jamais cessé de connaître des crises plus ou moins graves et les faits toujours aussi têtus viennent depuis quelques temps rappeler aux raisonneurs que le temps des crises est loin d'être révolu.

Concernant ces faits justement, tout au plus noterons-nous que les années 1981-82 ont effectivement connu, comme nous l'escomptions (cf. CouC N° 2) une crise de grande ampleur – au moins aussi vaste que celle de 1974-75 – , qui n'a épargné aucune nation. Ceci confirme une nouvelle fois l'existence d'un cycle dont la durée est actuellement d'environ 6 ans.

Nous souhaitons bonne chance et bon voyage à tous les fabricants de « relance » et de lendemains qui chantent, qu'ils tiennent un langage sans fard aux classes moyennes et brutal au prolétariat, comme les hommes de main du shérif Reagan, ou qu'ils essayent encore de les bercer d'illusions (illusions que la réalité bat toujours plus en brèche) comme les « socialistes » Mitterrand-Mauroy.

En fait, de « reprise », si l'amorce d'un nouveau cycle peut permettre au capital de souffler un peu on ne peut s'attendre au retour des euphoriques périodes de « prospérité ». Quelles que soient les perspectives de leur aggravation ultérieure les phénomènes tels que un faible taux de croissance, l'inflation, le chômage, etc. ne s'amélioreront pas de manière substantielle et vont persister d'un cycle à l'autre, en empirant plus brutalement lors des prochaines crises.

Dans tous les cas, si la confirmation des perspectives de crise pour 1981 a constitué une petite victoire théorique pour le communisme, cela ne saurait faire oublier l'immense chemin qui reste à parcourir à ce mouvement communiste pour être à même d'analyser véritablement la crise actuelle et être à même de prévoir la venue de la crise catastrophique, dans le cadre d'une authentique restauration de la théorie communiste des crises. Ce n'est certes pas dans les affligeantes publications du mouvement révolutionnaire actuel que l'on trouvera les jalons pour un tel travail. Comme d'habitude la superficialité et le bricolage théorique y font office de restauration.

La plupart du temps, l'on se contente de proclamer l'existence de la crise (ce qui est à la portée du premier imbécile venu), et d'en attendre mécaniquement les conséquences sur la mobilisation du prolétariat : le moindre mouvement est interprété triomphalement comme l'amorce de la révolution communiste et suscite de vibrants appels à l'insurrection.

Or, contre toutes les illusions ainsi véhiculées, il importe de souligner ce fait : l'extraordinaire puissance du capital, ses fantastiques capacités de résistance, ses profondes ressources le rendent encore largement capable d'affronter la crise et d'empêcher la classe ouvrière de réagir. Si les récentes années ont montré, à la grande joie des militants communistes, que le

capital était toujours aussi vulnérable, elles ont aussi montré sa vitalité, et souligné le fait qu'il faudra des coups bien plus violents pour commencer à l'affaiblir sérieusement.

Quant au prolétariat mondial, s'il a commencé à réagir de manière puissante dans les pays où le poids de la crise se fait le plus sentir (Pologne, Iran, etc.) ce n'est pas encore sur la base de ses authentiques positions de classe, de son programme communiste, et pour cette raison ses ennemis de classe ont pu encore relativement aisément canaliser ce mouvement vers des objectifs qui ne sont pas les siens.

Toutes ces luttes ne constituent donc pour l'instant guère autre chose que les signes avant-coureurs de la reprise du combat de classe. Dans ce combat, le prolétariat devra se réapproprier son arme : le programme communiste.

Notre modeste travail n'est pas aujourd'hui, de proclamer l'insurrection révolutionnaire pour demain mais de fourbir patiemment les armes qui ne manqueront pas de faire réussir cette insurrection lorsque le temps en sera vraiment venu.

Dans le N° 8 après avoir expliqué les raisons de notre travail sur la théorie des crises, nous avons rappelé à quel point cette théorie était un axe vital de l'activité du parti communiste, qui ne s'insère véritablement dans le cours de la réalité que s'il est à même de prévoir celle-ci. Le parti est un organe de prévision sinon il se déconsidère. Pour cette raison, la suite du texte abordait la question du révisionnisme (dont nous étudierons les thèses proprement dites dans la suite de cette étude), en montrant qu'à travers la question des crises s'effectuait une rupture complète avec la théorie du parti communiste, avec les perspectives révolutionnaires du prolétariat. C'est à l'exposition et à la défense de ces perspectives qu'est consacré le présent numéro, qui s'ouvre sur une analyse de l'œuvre de Rosa Luxemburg – à suivre dans le prochain numéro – . Pour étudier celle-ci, dans la mesure où elle prétendait combattre l'offensive révisionniste qui prenait appui sur le livre II du Capital, nous avons jugé nécessaire de reprendre l'exposé des thèses de Marx dans le livre II. Puis, nous analysons le commentaire que pouvait en faire un Tougan-Baranowsky par exemple, un des chefs de file du mouvement révisionniste qui ne pouvait utiliser ces textes pour fonder ses théories qu'au prix de leur falsification intégrale.

Puis nous commencerons à détailler la contre-offensive de Rosa Luxemburg et les limites de celle-ci : pour résoudre la prétendue « contradiction » entre les livres II et III du « Capital » sur le plan de la théorie des crises. Luxemburg est amenée à rejeter, pour l'étude de la reproduction élargie. L'Hypothèse méthodologique de base d'une domination exclusive du MPC, lequel se trouve donc par définition débarrassé des formes de production pré-capitalistes.

Ce présupposé influence toute la théorie des crises de Rosa Luxemburg, à l'étude de laquelle sera consacré notre prochain numéro sur la crise (N° 14).

Enfin, pour conclure ce numéro, nous tenterons de réfuter l'idée commune aux révisionnistes et à Rosa Luxemburg d'une contradiction entre les livres II et III du Capital de Marx.

2. Rosa Luxemburg, chef du mouvement communiste international.

Lénine disait, au début de « L'Etat et la révolution » :

« Du vivant des grands révolutionnaires, les classes d'opresseurs les récompensent par d'incessantes persécutions ; elles accueillent leur doctrine par la fureur la plus sauvage, par la haine la plus farouche, par les campagnes les plus forcenées de mensonges et de calomnies. Après leur mort, on essaie d'en faire des icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une certaine auréole afin de « consoler » les classes opprimées et de les mystifier ; ce faisant, on vide leur doctrine révolutionnaire de son contenu, on l'avilit et on en émousse le tranchant révolutionnaire. C'est sur cette façon d'« accommoder » le marxisme que se rejoignent aujourd'hui la bourgeoisie et les opportunistes du mouvement ouvrier. »

Mais une autre façon pour la bourgeoisie de combattre l'influence posthume des théoriciens du prolétariat, peut être de railler leurs travaux. Tel est parfois le cas de Rosa Luxemburg, certainement une des figures les plus méconnues du mouvement communiste.

De son oeuvre majeure : « L'accumulation du capital », on ne connaît bien souvent que la littérature critique, dont la grossièreté polémique ne peut qu'étonner celui pour qui la féconde plongée dans les « classiques » de la littérature communiste ne procède pas de la froide curiosité universitaire, mais bien du besoin vital de s'immerger dans la vie et dans l'histoire de la classe prolétarienne, aux sources même de la théorie révolutionnaire.

En effet, de la masse de critique qui ont été faites à « L'accumulation du capital », ressort surtout la condescendance des « marxistes » pour une oeuvre qui n'aurait fait qu'aborder les problèmes sans les comprendre.

Tel le chœur antique, le monde savant n'a qu'une seule voix pour insulter Rosa Luxemburg :

« La camarade Luxemburg a mal compris le caractère, le but et la signification des schémas de Marx » (Elkstein)

« ...ce simple fait démontre la stérilité de la critique Luxemburgiste, il devient évident qu'il s'agit d'une critique purement verbale et formelle qui ne repose sur aucune idée très profonde, et cela prouve que Rosa Luxemburg non seulement n'était pas capable d'opposer une démonstration positive de ses critiques au schéma de Marx, mais qu'elle n'entreprend pas de le faire une seule fois. » (Grossmann. La production de l'or dans les schémas de reproduction de Marx et de R. Luxemburg).

« Nous avons quelques difficultés à croire que Rosa Luxemburg fut incapable de lire convenablement les chiffres. La seule explication possible est qu'elle se contenta d'une lecture superficielle du tableau avant de foncer tête baissée contre son auteur. » (A. Emmanuel. Le profit et les crises, p. 186)

« Et voilà qu'elle (RL – Ndr) montre encore une fois son incapacité étonnante à lire correctement un schéma. » (idem)

« Il a été démontré depuis belle lurette que le « problème » auquel Rosa Luxemburg s'attaquait n'existait que dans son imagination. On peut ajouter que si un tel problème se posait réellement, la « solution proposée serait parfaitement impuissante à le résoudre ou même à l'atténuer » (Bulletin critique du cercle marxiste de Rouen).

Bref, à les en croire, Rosa Luxemburg n'était rien d'autre qu'une demeurée, incapable de faire une addition, rendue inapte à la compréhension des mathématiques par le défaut (hélas naturel chez elle) d'être une femme. Enfin c'est tout juste si nos critiques daigneraient faire figurer son oeuvre dans une bonne « bibliothèque marxiste ».

Et le militant communiste, avide de sources programmatiques dans lesquelles il aille puiser des forces pour repartir au combat, qu'en pense-t-il ?

Car lui, contrairement aux savants de toutes sortes, connaît le personnage de Rosa Luxemburg. Il sait qu'elle a vécu et est morte pour l'émancipation du prolétariat et la révolution communiste. Qu'elle a lutté aux cotés de Lénine et des Gauches dans la seconde Internationale contre la dégénérescence opportuniste de celle-ci. Qu'elle a été un des principaux chefs du mouvement ouvrier allemand et international, à la tête duquel elle a menée une lutte exemplaire. Qu'elle a été assassinée, avec Karl Liebknecht par les chiens de la social-démocratie réformiste, ivre de haine contre-révolutionnaire, contre le prolétariat et ses chefs.

Évidemment, soixante ans après, dans la grisaille contre-révolutionnaire moderne, où des minables et des salauds ont droit à la reconnaissance des « masses » de telles « lettres de noblesse » révolutionnaires sont bien peu de choses aux yeux du philistin, de l'universitaire imbu de ses diplômes, qui consacre quelques chapitres à la critique de Rosa Luxemburg.

Mis justement, qui sont-ils ces contradicteurs, et quel est leur palmarès ?

Elkstein, tout d'abord, Rosa Luxemburg le caractérisait elle-même ainsi :

« Elkstein fait partie de cette race de journalistes surgis avec le développement de la presse ouvrière, qui peuvent écrire n'importe quand sur n'importe quoi : sur le droit familial japonais, la biologie moderne, l'histoire du socialisme, l'épistémologie, l'histoire de la civilisation, l'économie politique, les problèmes tactiques – tout ce dont on a besoin au jour le jour. De tels polygraphes se meuvent dans les domaines du savoir avec cette assurance dénuée de scrupules que peuvent sincèrement leur envier les savants sérieux. Ils pallient leur incompetence sur un sujet par l'insolence et la lourdeur. »

Signalons au passage que, bien loin du dilettantisme du journaliste, Rosa Luxemburg, elle, sut faire preuve d'une réelle profondeur de réflexion dans des domaines variés, et notamment dans l'étude des sociétés pré-capitalistes (cf. Introduction à l'économie politique).

Parmi les autres grands mentors de la polémique, l'un des plus connus, jouissant même d'un certain prestige au sein du milieu révolutionnaire, est Henryk Grossmann. Né en 1881, cet universitaire ne vient au communisme qu'à la faveur de l'immense vague révolutionnaire qui secoue le monde à partir de 1917. A partir du début des années 20, Grossmann se met à étudier sérieusement Marx, et publie en 1929, lorsque la contre-révolution triomphe, son principal ouvrage consacré à la loi de l'accumulation et de l'effondrement de la production capitaliste. Cet homme venu tard au communisme (à l'âge de 40 ans), continuera à étudier l'oeuvre de Marx, sans se départir du soutien à la Russie, même lorsque celle-ci devient stalinienne. Ses conceptions théoriques se ressentiront de cette évolution, provoquant une interprétation ricardienne, et non communiste orthodoxe, de la théorie de la baisse du taux de profit chez Marx.

Grossmann aurait pu rester ce qu'il est, c'est-à-dire un médiocre professeur stalinien d'économie politique, si Paul Mattick, qui incarnait la continuation de la tradition révolutionnaire des Gauches allemande et hollandaise dans les milieux de l'émigration, au moment de la débâcle contre-révolutionnaire, n'avait malheureusement réhabilité son oeuvre en la considérant comme une restauration conséquente de la doctrine de Marx. Par la même

occasion, en valorisant une oeuvre qui aurait dû rester enfouie dans les poubelles de l'histoire, Mattick se fourvoyait à son tour, et avec lui tous ses épigones, dans le marais de l'économie politique.

Autre contradicteur, plus moderne, Arghiri Emmanuel fait partie de l'intelligentsia tiers-mondiste, petite-bourgeoise et stalinienne, brillant esprit pour le maniement du paradoxe et de délire théorique. Il est capable de démontrer tour à tour que le capitalisme se survit parce que les ouvriers des pays développés exploitent leurs frères du tiers-monde et que l'impérialisme est une époque bénie pour les peuples de couleur. Ou encore il entreprend de fonder « scientifiquement » la supériorité du système « socialiste » sur celui capitaliste¹.

Enfin, si l'on entre dans le dernier cercle de cet échantillon de la nullité, on tombe sur le « Cercle marxiste de Rouen » ennième produit dégénéré de la répugnante agonie des courants issus de la revue contre-révolutionnaire « Socialisme ou Barbarie ».

Evoluant à la lisière du gauchisme, et en parasite du mouvement ouvrier communiste, cette secte locale, totalement désorientée après que toutes les prévisions de SouB et successeurs se soient révélées fausses, en arrive à faire l'apologie du menchévisme : « Les mencheviks par contre, développent des positions plus orthodoxement marxistes (que les bolcheviks NDR !!!) pour l'époque ; compte tenu de la faiblesse du développement des forces productives, la révolution communiste ne pouvait être à l'ordre du jour, seule une révolution bourgeoise est objectivement possible ; mais ce type d'organisation a réellement joué un authentique rôle contre-révolutionnaire. Signalons pour ouvrir un abîme de réflexions que l'histoire a historiquement (sic !) donné raison à ces derniers. »

Quelque chose unit toutefois ce bric-à-brac idéologique tout ce marché aux puces de la « pensée théorique » en putréfaction, et ce quelque chose c'est leur nature viscéralement contre-révolutionnaire, et leur haine fondamentale du prolétariat et du communisme.

Rosa Luxemburg n'a certes pas besoin qu'on la « réhabilite », mais il était important, en introduction à notre travail de rappeler quelles sont les forces réelles qui s'affrontent au sein de la polémique qui lui est adressée.

D'un côté il y a programme révolutionnaire du prolétariat, le programme de la société sans classe, de la révolution communiste, dont Rosa Luxemburg a été un dirigeant éminent. D'un côté donc, un chef du mouvement communiste, théoricien de premier plan, et qui connaissait l'oeuvre de Marx sur le bout des doigts.

De l'autre côté la répugnante engeance des intellectuels contre-révolutionnaires, les Petits esprits qui mobilisent tout leur faible talent pour se faire les adversaires acharnés de l'émancipation de l'espèce humaine, les idéologues stipendiés par la civilisation capitaliste pour faire accepter son cortège d'infamies, les descendants des assassins de Rosa Luxemburg, qui n'abordent le programme communiste qu'avec l'intention de le falsifier, le renier, à grand renfort de « dépassements » et de « mises à jour. »

Après la parution du livre II du Capital, édité par Engels en 1885 à partir des brouillons laissés par Marx mort deux années plus tôt, le révisionnisme allait tenter de fonder sur les éléments théoriques qu'ils contenaient une théorie du développement capitaliste et des crises niant le programme communiste et sa théorie du développement catastrophique du

¹ Parmi les inoubliables arguments présentés, l'on peut lire: "Les théoriciens du marxisme ont cru que la différence sur ce point entre les deux systèmes consiste en ce que le système socialiste peut augmenter les salaires réels ou diminuer les heures de travail alors que le système capitaliste ne le peut pas à cause de la concurrence entre les capitalistes dans la recherche du profit. C'est faux. Le système peut ne pas augmenter les salaires et même les diminuer, sans pour autant risquer aucune crise. Le système capitaliste ne le peut pas. Livré à lui même et sans pression syndicale ou politique, il ne peut pas non plus les augmenter et c'est là où réside sa contradiction. C'est là où réside aussi le beau paradoxe d'une lutte syndicale efficace, qui a tiré d'embaras malgré lui le système lui le système ces derniers temps. » (Le profit et les crises p. 157)

MPC. C'est contre ces tentatives contre-révolutionnaire que se dressaient les Gauches de la II^e Internationale et tout particulièrement Rosa Luxemburg.

Avant de voir plus en détail les théories de Rosa Luxemburg et sa critique du révisionnisme, nous devons rappeler brièvement l'origine du livre II du Capital ainsi que les ébauches réalistes par Marx des chapitres relatifs à la reproduction simple et à la reproduction élargie.

Comme nous l'avons déjà dit le livre II a été après la mort de Marx. Les brouillons qui ont servi à cette édition ont été rédigés pour une part entre 1865 et 1870 et pour l'autre part entre 1877 et 1879. Engels, pour réaliser le livre II utilisera environ la moitié des textes écrits par Marx. En effet, dans ceux-ci, il y a un bon nombre de variantes presque identiques. Pour l'essentiel, la section III c'est-à-dire celle qui est consacrée aux théories de la reproduction simple et élargie est « un rapiéçage de deux rédactions qui procèdent suivant deux méthodes différentes » (Engels). La première a été écrite en 1870 et la seconde dans les années 1877-79. Cette seconde rédaction a d'autre part la particularité d'avoir été « menée de force à terme dans un état de maladie où le cerveau était en proie à une insomnie chronique (Engels), ce qui eut pour conséquence que « l'ordre logique du texte est souvent interrompu, l'analyse par endroits incomplète et surtout la fin tout à fait fragmentaire. » (id)

L'un des grands mérites de Rosa Luxemburg sera de faire ressortir que ces textes, loin de correspondre au tout artistique voulu par Marx n'étaient que des brouillons inachevés, écrits par un Marx malade, dans la dernière partie de sa vie, alors que s'aggrave son état de santé. Ainsi Rosa Luxemburg pouvait elle remarquer que « le Chapitre XXI, qui nous intéresse particulièrement, « l'accumulation et la reproduction élargie »... a été le moins travaillé de tous. Il comprend en tout 35 pages seulement et s'interrompt brusquement au milieu même de l'analyse ». (L'accumulation du capital T.I. p. 143)

A l'inverse de révisionnisme, en la personne d'un Tougan-Baranowsky par exemple, verra dans le livre II le travail le plus élaboré de Marx², avec pour perspective d'opposer le livre II au livre III et justifier un développement illimité de la production capitaliste. Or, qu'y avait-il donc dans le livre II qui ait pu faire croire à l'existence dans l'oeuvre de Marx d'une telle vision idyllique du cours du MPC ?

Pour répondre à cela il nous faut revenir au contenu du livre II et plus particulièrement aux exposés sur la reproduction simple et la reproduction élargie.

² « ...Il ne faut pas oublier que le III^{ème} livre a été écrit comme l'indique Engels bien avant le 2^{ème} livre qui constitue le dernier ouvrage de Marx, son travail le plus mûri. » (Tougan-Baranovsky. Les crises industrielles en Angleterre)

3. La reproduction simple et élargie dans le livre II du « Capital »

Dans le MPC, la valeur de la totalité du produit social se décompose en capital constant, capital variable et plus-value (c+v+pl).

Marx appelle capital constant la partie du capital qui, dans le cours de la production se transforme en moyens de production, c'est-à-dire en matière premières, machines auxiliaires et instruments de travail, et ne modifie pas la grandeur de sa valeur. Cette partie du capital ne fait que restituer (en une ou plusieurs périodes de production), sa valeur au produit.

Par contre « la partie du capital transformée en force de travail change, au contraire, de valeur dans le cours de la production. Elle reproduit son propre équivalent et de plus un excédent, une plus-value qui peut elle-même varier et être plus ou moins grande. Cette partie du capital se transforme sans cesse de grandeur constante en grandeur variable, c'est pourquoi nous la nommons partie variable du capital » (Marx t. I p. 762)

Au sein du produit social, dont la valeur est donc égale à $c + v + pl$, l'on peut distinguer deux grandes sections.

D'une part la section des moyens de production, c'est-à-dire des marchandises destinées par leur forme à la consommation productive (section I).

D'autre part, la section des moyens de consommation, c'est-à-dire des marchandises destinées par leur forme à la consommation individuelle de la classe ouvrière et de la classe capitaliste (section II).

Chaque section peut, bien entendu, être décomposée en ses éléments $c + v + pl$ respectifs.

C'est-à-dire que la valeur du produit total de la section I sera égal à $c I + v I + pl I$, alors que la valeur du produit de la section II sera quant à lui égal à $c2 + v2 + pl2$.

Marx, lorsqu'il analyse la reproduction du capital, distingue entre la reproduction simple et la reproduction élargie. Ce qui caractérise la reproduction simple est que la plus-value est consommée individuellement dans sa totalité par la classe capitaliste (nous faisons ici abstraction de la circulation monétaire).

Reprenons l'exemple de Marx qui figure dans le livre II du capital.

I $4000 c + 1000 v + 1000 pl = 6000$ Section des moyens de production.

II $2000 c + 500 v + 500 pl = 3000$ Section des moyens de consommation.

La valeur totale de production est donc de 9000 dont 6000 pour la section des moyens de production et 3000 pour la section des moyens de consommation.

Dans chaque section le capital se décompose en $c + v + pl$. Cela signifie donc que pour produire 6000 € de moyens de production l'on a utilisé 4000 € de moyens de production, de capital constant, et 2000 € de travail vivant, lesquels se décomposent en 1000 de capital variable qui vont constituer les salaires des ouvriers et 1000 de plus-value. De la même façon, dans la section des moyens de consommation, nous aurons respectivement 2000 € de capital constant, 500 de capital variable et 500 de plus-value. Pour renouveler les moyens de production usés, les capitalistes de la section I trouveront dans leur propre section l'équivalent en valeur et valeur d'usage des moyens de productions qu'ils viennent d'utiliser

pour extorquer le maximum de plus-value aux prolétaires qu'ils exploitent. Par conséquent sur les 6000 € (ou heures de travail) de moyens de production, 4000 sont achetés par les capitalistes du secteur I pour reproduire le capital constant utilisé lors du cycle productif précédent. Les capitalistes du secteur II par contre ne trouveront pas dans leur secteur les éléments nécessaires à la reproduction de leur capital constant. Ils ne pourront renouveler celui-ci qu'en l'achètent auprès de la section I.

Par ailleurs, les ouvriers et les capitalistes de la section I doivent pour se reproduire comme classes se fournir en moyens de consommation auprès de la section II.

L'échange entre les deux sections peut donc s'accomplir.

Les ouvriers du secteur I achètent pour 1000 € de moyens de consommation nécessaires à la reproduction de leur force de travail. La valeur obtenue permet aux capitalistes de la section II de renouveler une partie – la moitié en l'occurrence – de leur capital constant en achetant des moyens de production au secteur I. Par la même occasion les capitalistes de la section I récupèrent le capital variable qu'ils ont avancé au début du processus de production. Comme nous l'avons dit, la production simple se caractérise par le fait que la classe capitaliste comme la totalité de la plus-value à des fins individuelles, par conséquent la classe capitaliste du secteur I ne se livrant à aucune accumulation, se procure pour 1000 € de moyens de consommation auprès de la section II, en retour les capitalistes de cette section peuvent achever le renouvellement de leur capital constant.

Dans l'exemple ci-dessus, l'échange entre les deux sections se fait sur la base $2000 c_2 = 1000 v_1 + 1000 pl_1$. Le capital constant de la section II se renouvelle par l'échange contre le capital variable et le plus-value de la section I assurant par la même occasion la reproduction de la force de travail ouvrière et de la bourgeoisie en tant que classe. Si nous schématisons résultat pour lui donner un caractère général, l'échange entre les deux sections, dans le cadre de la reproduction simple se fera sur la base suivante :

$$c_2 = v_1 + pl_1$$

En conséquence :

1°) Au sein de la section I, le capital constant a été entièrement renouvelé. L'échange s'est déroulé à l'intérieur de la section I, la section des moyens de production.

2°) La classe ouvrière et la classe capitaliste de la section I se sont reproduites comme classe capitaliste a pu reproduire son capital constant.

3°) Dans la section II, par l'intermédiaire de l'échange avec la section I la classe capitaliste a pu reproduire son capital constant.

Si dans la section I, le capital constant, le capital variable et la plus-value ont été reproduits, il nous reste à voir comment s'accomplit cette reproduction dans la section II (mis à part le capital constant que nous avons vu en 3°).

Marx décompose la section II, moyens de consommation destinés à la consommation individuelle, en deux sous-section :

Sous-section a) : Moyens de consommation nécessaire, qui servent à reproduire la force de travail prolétarienne et à la consommation des capitalistes.

Sous-section b) : Moyens de consommation de luxe consommés seulement par la classe des capitalistes.

La reproduction du capital variable de la sous-section II^a s'effectue en son sein et se comprend aisément. Les ouvriers de la sous-section II^a dépensent leur salaire en achat de moyens de consommation nécessaires, c'est-à-dire dépensent l'équivalent de la valeur de leur force de travail dans la sous-section II^a. Par la même occasion, les capitalistes de cette section récupèrent le capital variable qu'ils ont avancé.

Par contre les capitalistes de la sous-section II^b, celle des produits de luxe ne récupèrent pas directement le capital variable avancé à leurs ouvriers, ceux-ci achetant des moyens de consommation nécessaires auprès de la sous-section II^a. Avec l'argent obtenu, les capitalistes de la sous-section II^a peuvent ensuite se procurer des biens de luxe auprès de la sous-section II^b. Celle-ci récupérant ainsi le capital variable avancé aux ouvriers.

Dans notre exemple, la section II se décompose dans les deux sous-sections suivantes :

II^a : $1600 c + 400 v + 400 pl = 2400$ Moyens de consommation nécessaires.

II^b : $400 c + 100 v + 100 pl = 600$ Moyens de consommation de luxe.

En ce qui concerne les ouvriers du sous-secteur II^a, nous l'avons vu, ils achètent 400 € de moyens de consommation nécessaires et les capitalistes retrouvent 400 € de capital variable qu'ils peuvent de nouveau avancer pour le prochain cycle productif. Les ouvriers de la sous-section II^b achètent 100 € de moyens de consommation nécessaires et la classe capitaliste de la sous-section II^a se fournira en produits de luxe pour une valeur de 100 € auprès de la sous-section II^b.

Les échanges entre les deux sous-sections ne sont pas cependant encore terminés. La classe capitaliste de II^b doit s'approvisionner en moyens de consommation nécessaires et la classe capitaliste de II^a a besoin pour satisfaire sa consommation en moyens de luxe d'acheter une masse supplémentaire de ces moyens auprès du secteur II^b.

Dans notre exemple, la classe capitaliste de la sous-section II^b achète pour 60 € de moyens de consommation nécessaires. Avec l'argent reçu, la classe capitaliste de la sous-section II^a peut acheter 60 € de moyens de consommation de luxe, ce qui porte sa consommation totale d'objets de luxe à 160. La classe capitaliste consomme 40% de la plus-value sous forme de moyens de consommation de luxe. Dans la section I les capitalistes consomment donc 400 € de moyens de luxe, qu'ils obtiennent par l'échange entre les deux sections de la production capitaliste dans le cadre $c 2 = v I + pl I$ examiné précédemment.

L'échange global entre la section I et la section II se décompose donc ainsi :

$$c 2 (a) = v I + 3/5 pl I$$

$$(1600 c 2 = 1000 v I + 600 pl I)$$

et

$$c 2 (b) = 2/5 pl I$$

$$(400 c 2 (b) = 400 pl I)$$

Ces équations sont valables dans le cadre de notre exemple où la classe capitaliste consacre 40% de la plus-value à la consommation de moyens de consommation de luxe et 60% à celle de moyens de consommation nécessaires. De manière plus générale si nous appelons α la part consommée par la classe capitaliste en moyens de consommation nécessaires, et $(1 - \alpha)$ la part consommée en objets de luxe, nous obtenons le résultat général suivant. Dans le cadre de la reproduction simple l'échange entre les deux grandes sections définies plus haut s'accomplit sur cette base :

$$c_2(a) = v_1 + pl_1 \alpha$$

$$c_2(b) = pl_1(1 - \alpha)$$

Dans la section II la classe capitaliste de la sous-section II^a consomme 160 de moyens de consommation de luxe obtenus par l'échange avec la sous-section II^b et 240 € de moyens de consommation nécessaires.

Enfin la classe capitaliste de la sous-section II^b consomme 40 € de moyens de consommation de luxe et 60 € de moyens de consommation nécessaires.

Sur un plan plus général, les échanges entre les deux sous-section II^a et II^b peuvent être schématisées ainsi :

$$v_2(b) + pl_2(b)\alpha = pl_2(a)(1 - \alpha)$$

En résumé, le schéma de la reproduction simple qui se caractérise par le fait que la classe capitaliste consomme à des fins individuelles l'intégralité de la plus-value, se présente ainsi :

I 4000 c + 1000 v + 1000 pl = 6000 Moyens de production

II 1600 c + 400 v + 400 pl = 2400 Moyens de consommation nécessaires

III 400 c + 100 v + 100 pl = 600 Moyens de consommation de luxe

et les grandes échanges entre les sections et sous-sections se caractérisent par les égalités suivantes :

$$c_2 = v_1 + pl_1 \text{ pour l'échange entre la section I et la section II.}$$

$$v_2(b) + pl_2(b) = pl_2(a)(1 - \alpha) \text{ pour l'échange entre la sous-section II}^a \text{ et la sous-section II}^b.$$

Si la consommation à des fins individuelles de la totalité de la plus-value par la classe capitaliste caractérise la reproduction simple, par contre l'accumulation d'une partie de la plus-value définit la reproduction élargie. Nous reviendrons plus tard sur le caractère de la signification des schémas de reproduction. Précisons toutefois que la reproduction simple est uniquement un moment de l'analyse théorique de la reproduction du capital³ et n'a donc

³ De la même manière, il serait erroné de voir dans la distinction reproduction simple reproduction élargie une succession historique, la reproduction élargie étant caractéristique du MPC et la reproduction simple caractérisant les formes de production pré-capitalistes. Rosa Luxemburg le notait fort bien contre Lénine : « L'affirmation que la reproduction élargie ne fait que commencer avec le capitalisme est d'ailleurs le fait de cet auteur (Lénine, NDR). Il a échappé à Lénine (Lénine) qu'avec la reproduction simple, qu'il suppose être une loi de tous les modes de production pré-capitalistes, nous n'aurions probablement pas dépassés jusqu'à nos jours le stade du polisseur de pierres paléolithique » (L'accumulation du capital t.I p. 271). Cela n'empêche pas le luxemburgisme crétinisé de déclarer sous la plume d'un certain RV, sans doute le même imbécile qui, dans la presse du CCI (courant communiste international) esquinte la théorie révolutionnaire sous le nom de Raoul Victor : « La part du surtravail que les capitalistes contrairement à ce que faisaient les seigneurs féodaux et les maîtres d'esclaves de l'antiquité, qui consommaient personnellement tout leur profit – ne consomment pas afin de la reproduire non plus « simplement » tel qu'il était au départ du cycle de production, mais de façon élargie. » (Revue Internationale n° 29 p. 16, 2° trimestre 1982). Les mêmes âneries étaient répandues par le groupe PIC aujourd'hui défunt : « Le capitalisme est différent des autres systèmes

pas application réelle ; le but de la classe capitaliste n'étant pas la consommation de la plus-value mais la production maximum de celle-ci et donc aussi son accumulation afin d'extraire toujours plus de surtravail au prolétariat. Quelle que soit l'évolution du comportement de la classe capitaliste vis-à-vis de la consommation individuelle, son mobile déterminant, sa passion, reste l'accumulation, l'amour de la production pour la production, la recherche sans trêve du maximum de plus-value. Ceci n'exclut pas que la société ne se retrouve pas à la fin d'une année avec une production dont la valeur serait identique voire moindre que celle de l'année précédente. Non seulement il est de la nature de la production capitaliste qu'il puisse en aller ainsi, mais il doit en aller régulièrement ainsi, aux phases d'expansion succédant la dépression et la crise.

Dans le schéma de la reproduction élargie donc, une partie de la plus-value est consacrée à l'accumulation, tandis que l'autre partie est destinée à la consommation de la classe capitaliste. Cette accumulation implique que dans les deux sections définies plus haut, un capital constant additionnel et un capital variable additionnel soient mis en action.

Par rapport à la reproduction simple, les nouvelles conditions entraînent un bouleversement complet des échanges entre les deux sections.

Si les relations d'échange entre la section II se définissaient dans la reproduction simple par l'égalité $C_2 = v_1 + pl_1$, étant donné que la plus-value était entièrement consommée, il n'en va plus de même désormais. C_2 doit alors être obligatoirement inférieur à $v_1 + pl_1$, sinon l'accumulation ne peut avoir lieu. C'est-à-dire que la valeur du capital constant du secteur II doit être plus petite que la valeur du capital variable et de la plus-value de la section I. .

Dans les présentations traditionnelles qui sont faites des schémas de la reproduction élargie, l'on discute généralement le dernier exemple de Marx ou bien les deux derniers exemple lorsque l'on s'intéresse plus particulièrement à ce problème (ce qui n'est pas le cas de Rosa Luxemburg). D'après Rosa Luxemburg, le dernier exemple de Marx⁴ baptisé effectivement 2^o exemple dans le livre II du Capital est le « véritable schéma, le schéma fondamental dont il se sert exclusivement jusqu'à la fin tandis que le premier n'était qu'un essai, une construction provisoire » (p. 169).

En réalité, pour bien comprendre les difficultés liées à l'interprétation des schémas de la reproduction, il faut considérer également le premier schéma, que Marx utilise et qu'il appelle Schéma a, tandis que les deux derniers schémas, qui sont généralement pris en considération et appelés 1^{er} exemple et 2^{ème} exemple doivent être reliés au premier. Nous montrerons donc que les 3 schémas doivent être compris comme des moments particuliers d'une recherche inachevée et dans laquelle il serait erroné de voir le 3^{ème} schéma (2^{ème} exemple) comme le schéma définitif ou le nec plus ultra de la pensée de Marx dans ce

d'exploitation (féodalisme, esclavagisme). C'est un système de reproduction élargie et non pas simple. Le surproduit dégagé ne va pas seulement être consommé par la classe capitaliste. (Bulletin de discussion internationale)

L'on peut mesurer ici la distance qui sépare des épigones. Le CCI, dont nous avons déjà montré à quelle hauteur pouvait s'élever sa compréhension des principes fondamentaux du communisme, et quels moyens il était prêt à utiliser pour parvenir à ses fins, a encore récemment illustré son absence de scrupule, prouvant une fois de plus à quel point il était prêt à affronter « l'accélération des événements et les enjeux des années de vérité (Revue Internationale n° 29, p. 20). En effet, le CCI s'est borné, pour justifier sa théorie de la décadence, à republier des articles écrits plusieurs années auparavant, articles dont la rédaction avait été à l'époque interrompue afin que les conceptions théoriques fondant cette décadence ne soient pas exposées au jour le jour. Huit ans après, l'on n'a pas avancé d'un pouce par rapport à ces articles écrits à la va-vite et dans lesquels (nous avons eu l'occasion d'en parler dans le n° 2 de CouC), le programme communiste était sérieusement malmené.

Qui plus est l'on ne s'est même pas préoccupé de répondre à une question qui pourtant permettrait peut-être aux pauvres ignorants que nous sommes de comprendre la fantastique théorie de la décadence du CCI : comment le MPC a-t-il pu accumuler et donc réaliser une plus-value, (et ce, à un niveau encore jamais égalé dans l'histoire), plus-value pour laquelle, selon le CCI, il n'existe aucune demande solvable.

De telles conceptions ont pu faire illusion entre 1914 et 1945, mais elles sont aujourd'hui plus que jamais mystiques et contre-révolutionnaires.

Les mêmes âneries étaient défendues par le groupe PIC aujourd'hui, défunt : « Le capitalisme est différent des autres systèmes d'exploitation (féodalisme, esclavagisme). C'est un système de reproduction élargie et non pas simple. Le surproduit dégagé ne va pas seulement être consommé par la classe capitaliste... »(Bulletin de discussion internationale).

⁴ Le chapitre XXI du Livre II du "Capital": "Accumulation et reproduction élargie", contient en effet une partie consacrée à la « Représentation schématique de l'accumulation », où Marx se livre successivement à l'analyse plus ou moins développée de 3 schémas, qu'il intitule :

- Schéma a (ES t. 5 p. 151)
- Premier exemple (id. p 155)
- Deuxième exemple (id. p. 158)

domaine. Comme nous l'avons déjà souligné, et ce n'est pas un des moindres mérites de Rosa Luxemburg que de l'avoir rappelé :

« Il est de fait que le deuxième livre du Capital n'est pas une oeuvre achevée comme le premier. Il est resté incomplet, c'est une juxtaposition de fragments plus ou moins élaborés et d'esquisses telles qu'un savant les note pour lui-même, mais la mise au point en fut toujours freinée et interrompue par la maladie... Il est de fait que Marx estimait selon le témoignage d'Engels que ce dernier chapitre « avait un besoin urgent d'être remanié ». Engels écrivait encore qu'il « n'offrait qu'une solution provisoire du problème » » (Rosa Luxemburg, Anticritique, p. 148, t. 2)

Il est donc important de voir le cheminement de Marx et d'exposer les 3 schémas, inégalement développés, dans les brouillons du livre II. Marx se propose tout d'abord d'examiner la reproduction élargie du capital à l'aide du schéma suivant, qu'il dénomme schéma A.

I°) Schéma A

$$\left. \begin{array}{l} \text{I } 4000 \text{ c} + 1000 \text{ v} + 1000 \text{ pl} = 6000 \quad 8252 \\ \text{II } 1500 \text{ c} + 376 \text{ v} + 376 \text{ pl} = 2252 \end{array} \right\}$$

Ce qui différencie ce schéma de celui de la reproduction simple, ce ne sont pas les déterminations quantitatives telles que la grandeur de la valeur du produit (ici 8252 au lieu de 9000).

« Ce qui est changé, ce n'est pas la quantité, c'est la détermination qualitative des éléments de la reproduction simple, et cette modification est la condition matérielle de la reproduction subséquente sur une échelle élargie. » (Marx, Le Capital, Livre II, p. 841, Pléiade t. I)

Marx suppose que la moitié de la plus-value aussi bien dans la section I que dans la section II est accumulée, tandis que la moitié de la plus-value est consommée.

La reproduction du capital constant de la section I (4000 c) ne présente aucune différence par rapport à la reproduction simple. Les capitalistes de la section I achètent pour 4000 € les éléments matériels permettant de reconstituer le capital constant usé. Pour le renouvellement du capital constant de la section II il faut, tout comme dans la reproduction simple, procéder à un échange avec la section I. Cet échange du capital constant de la section II se fait contre la fraction du capital de la section I qui se transforme et est dépensé comme revenu : le capital variable et la moitié de la plus-value ($v \text{ I} + \text{I} / 2 \text{ pl I}$).

« Comme la moitié de 1000 pl I (= 500) doit être accumulé sous l'une ou l'autre forme pour être investie comme capital argent additionnel, c'est-à-dire transformée en capital productif additionnel – (1000 v + 500 pl) I seulement sont dépensés comme revenu. La grandeur normale de II^c à faire figurer ici l'échange entre 1500 I (v + pl) et 1500 II^c, puisqu'il a été examiné comme de la reproduction simple. Nous n'avons pas davantage à considérer les 4000 I^c, puisque leur réarrangement en vue de la nouvelle reproduction (cette fois elle a lieu à l'échelle élargie) a également été vu dans l'étude du procès de reproduction simple. » (p. 152, t. 5, ES)

Il reste à examiner la reproduction de 500 pl I et de 376 v2 + 376 pl2, c'est-à-dire la partie de la plus-value de la section I destinée à l'accumulation et le capital variable et la plus-value de la section II. Dans la section II, tout comme dans la section I la moitié de la plus-value est accumulée, soit 188. Celle-ci se décompose en 150 de capital constant et 38 de capital variable, la composition organique du capital restant inchangée et égale à 4. Le capital variable est donc égal au 1 / 4 du capital constant. Dans ses brouillons, Marx commet donc une petite erreur de calcul qui explique que nous ne reprenons pas les mêmes chiffres. Il confond en effet le rapport du capital variable à la plus-value accumulée, qui dans notre

exemple est de 1 / 5 avec le rapport du capital variable accumulé au capital constant accumulé, soit 1 / 4.

« Comme nous avons supposé qu'au sein de II la moitié de la plus-value doit être aussi accumulée, 188 sont à convertir en capital, dont 1 / 4 en capital variable, ce qui fait 47 (mettons 48 pour faciliter nos comptes) ; restent 140 à convertir en capital constant. » (Marx, p. 152, ES t.5, Capital)

Marx n'a jamais aimé ces « maudits chiffres », et comme le rappelle Engels, s'il connaissait bien l'algèbre, il a toujours eu des difficultés avec l'arithmétique. Cette petite erreur de calcul n'aurait même pas à être mentionnée si elle ne témoignait une fois de plus de l'état des brouillons du livre II, de leur inachèvement, du fait que Marx n'en était qu'au début de sa recherche et du fait que les schémas souffrent, en conséquence, de quelques imperfections. Fidèle à cette tradition qui veut que les communistes ne sachent pas compter, Rosa Luxemburg recopie sans hésiter les mêmes erreurs. Cependant, désormais le parti communiste dispose d'une nouvelle arme qu'il a arraché aux mains de l'ennemi de classe : la calculette électronique⁵ : Ah ! si Marx avait connu la calculette, au lieu d'être une vieille barbe du dix-neuvième siècle !

Si, avant de les compter, nous revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos schémas, nous pourrions constater avec le lecteur, s'il n'est pas trop endormi, que le capitaliste de la section II se procure donc des moyens de production auprès de la section I tandis qu'ils avancent le capital variable – nous ne tenons toujours pas compte des problèmes monétaires – . En ce qui concerne le capital variable de la section II, sa reproduction n'est pas complètement décrite par Marx. En effet, le texte du Capital se poursuit par une digression sur un problème monétaire, et Marx ne revient plus sur la question.

De la même manière, l'accumulation de 500 pl I n'est pas envisagée, dans Le Capital du moins, dans le schéma dont nous discutons ici, c'est-à-dire le schéma A.

Marx va donc laisser en plan son exemple, puis étudier 2 autres schémas que l'on connaît traditionnellement sous le nom de schémas de la reproduction élargie. Comme nous le montrerons, le schéma A ne pouvait conduire Marx qu'à des difficultés insurmontables, en l'empêchant d'exposer correctement la reproduction élargie du capital. Marx passe donc à un second schéma appelé 1^{er} exemple.

Dans celui-ci la valeur de la production totale lors de la première année est la même que dans le schéma de la reproduction simple mais les déterminations qualitatives entre les deux sections sont modifiées. Le Schéma « 1^{er} exemple » est donc le suivant :

2°) « 1^{er} exemple »

$$\left. \begin{array}{l} \text{I } 4000 \text{ c} + 1000 \text{ v} + 1000 \text{ pl} = 6000 \\ \text{II } 1500 \text{ c} + 750 \text{ v} + 750 \text{ pl} = 3000 \end{array} \right\} 9000$$

Par rapport au schéma A, la composition organique du capital de la section II a été modifiée, si bien que le capital variable nécessaire pour mettre en mouvement le capital constant double. La composition organique qui était de 1500 / 750 soit 2 est désormais égale à 1500 / 3000 soit 5. Par contre elle demeure inchangée dans la section I.

⁵ Bien sûr l'usage dudit instrument suppose toutefois que l'on connaisse les quatre opérations élémentaires, et ne met pas à l'abri des coquilles. De ce point de vue CouC se situe dans la droite ligne de la tradition communiste (cf. nos erratas n° 2 et n° 10, sans compter les multiples petites erreurs que nous avons renoncé à signaler.

La valeur de la production dans la section I demeure donc identique alors que dans la section 2 elle est portée de 2252 à 3000, la valeur de la production totale s'élevant de 8252 à 9000. Dans la section I, les capitalistes accumulent la moitié de la plus-value. Par conséquent, 500 pl se décomposent en 400 c (capital constant) et 100 v (capital variable additionnel destiné à mettre en mouvement ce capital constant additionnel). Ce capital constant supplémentaire est acheté par les capitalistes de I au sein de leur propre section. C'est-à-dire que parmi la masse de marchandises représentant la plus-value destinée à l'accumulation, la classe capitaliste de I trouve les éléments matériels permettant d'accroître le capital constant et donc d'accumuler un capital constant additionnel qu'elle achète pour une valeur de 400. La valeur totale du capital constant s'élève alors à 4400 dans la section I.

Marx, qui auparavant a affirmé, tout comme dans le schéma A, que « le remplacement de (1000 v + 500 pl) I par 1500 II^c est un procès de la reproduction simple qui a déjà été discuté à propos de cette dernière », envisage ensuite l'accumulation de moyens de production additionnels. Les capitalistes de la section II achètent alors 100 de moyens de production. Ce capital constant supplémentaire, la classe capitaliste de la section II se le procure auprès de la section I. Pour mettre en action le capital constant additionnel, la section II doit également accumuler un capital variable additionnel qui, compte tenu de la composition organique du capital dans la section II se monte à 50.

De son côté, la classe capitaliste de la section I obtient 100 en argent qui vont constituer la forme argent du capital variable additionnel dont elle a besoin. Les capitalistes de la section II ont du prélever pour leur accumulation 150, (100c + 50 v) sur leur plus-value, le solde, c'est-à-dire 600 (750 – 150) étant destiné à leur consommation.

A l'issue de l'accumulation nous obtenons alors le schéma suivant .

$$\left. \begin{array}{l} \text{I (4000 c + 400 c) + (1000 v + 100 v) + (1000 pl + 100 pl) = 6600 \\ \text{II (1500 c + 100 c) + (750 v + 50 v) + (750 pl + 50 pl) = 3200 \end{array} \right\} 9800$$

L'emploi d'un capital variable additionnel entraîne la création d'une plus-value additionnelle égale à la valeur du capital variable dans la mesure où le taux d'exploitation de la force de travail est égal à 100%.

Si la reproduction élargie du capital se poursuit sur les mêmes bases, c'est-à-dire si dans la section I la moitié de la plus-value est accumulée tandis que l'autre moitié est dépensée comme revenu, l'on capitalise 550 pl dans la section, soit 440 de capital constant et 110 de capital variable.

D'autre part, pour que l'échange se réalise pleinement entre la section I et la section II, il faut que le capital constant à remplacer et à accumuler soit égal à $v I + 1/2 pl I$ soit $1100 + 550 = 1650$. Or, le capital constant à renouveler ne vaut que 1600. Les 50 restant doivent être prélevés sur la plus-value de la section II, donc parmi les 800 pl.

De plus pour faire fonctionner ce capital constant additionnel, un capital variable additionnel de 25 doit également être prélevé sur la plus-value. La plus-value restant à la disposition de la classe capitaliste II est donc $800 - (50 + 25) = 725$.

Par ailleurs, pour que les nouveaux ouvriers de la section II puissent trouver les moyens de consommation équivalents à leur salaire (110), il est nécessaire que la section I accumule un capital constant d'une même valeur de 110.

« Il faut éventuellement puiser ces 110 dans 725 II pl, il reste donc 615 pl. Mais si la section II transforme ces 110 en capital constant additionnel, elle a besoin d'un nouveau capital variable supplémentaire de 55. Celui-ci doit à nouveau être tiré de sa plus-value ; si on le

déduit des 615 pl il reste 560 pour la consommation des capitalistes II... » (Marx, p.157, ES, t.5)

Par conséquent, sur ces 800 de plus-value de la section I, 160 (50 + 110) ont été convertis en capital constant additionnel et 80 (25 + 55), en capital variable additionnel. Comme on peut le constater, et Rosa Luxemburg ne manquera pas de le souligner. Marx, dans la présentation de ce deuxième schéma, place l'accumulation de la section II dans la dépendance de l'accumulation et de la dépense du revenu dans la section I. Ce n'était pas le cas dans le schéma A où Marx postulait dès l'origine un taux d'accumulation égal dans chaque section.

A la suite de cette nouvelle accumulation, nous obtenons le schéma suivant :

$$\begin{aligned} I & (4400 c + 440 c) + (1100 v + 110 v) + (1100 pl + 110 pl) = 7260 \\ II & (1600 c + 110 c + 50 c) + (800 v + 55 v + 25 v) + (800 pl + 80 pl) = 2640 \end{aligned}$$

Marx fait la constatation suivante:

« Si les choses doivent se dérouler normalement, l'accumulation doit se faire plus rapidement en II qu'en I, parce que, sinon, la fraction de I (v + pl) qui doit être convertie en marchandises II^c, croîtrait plus rapidement que les II^c contre lesquels seulement elle peut s'échanger. » (ide. t. 5, p. 157)

En réalité, le taux d'accumulation de la plus-value est plus bas dans la section II que dans la section I. Si ce taux s'élève effectivement de 0,2 la première année à 0,3 la deuxième année, il se stabilise à cette hauteur et demeure donc inférieur au taux d'accumulation de la section I qui est de 0,5.

Marx généralise donc ici un phénomène passager qui l'intrigue. Marx était parti sur la base d'un échange entre les deux sections identique à celui de la reproduction simple, et donc tel que la totalité du capital variable et de la plus-value consommée du secteur I équivaille au capital constant à renouveler dans la section II ; mais il s'aperçoit progressivement que cette égalité ne peut être réalisée que dans certaines conditions qu'il va définir. Nous reprendrons plus ces problèmes, de manière plus détaillée ; contentons-nous ici de souligner que l'on voit au travers de ces remarques qu'il s'agit de travaux de recherches, de brouillons qui ne sauraient être le point le plus avancé que Marx aurait atteint à l'issue de son travail, s'il avait pu l'achever.

Si l'on poursuit l'accumulation sur les mêmes bases, on obtient :

$$\begin{array}{l} I \quad 5324 c + 1331 v + 1331 pl = 7986 \\ II \quad 1936 c + 968 v + 968 pl = 3872 \\ \dots \text{ etc.} \end{array} \quad \left. \vphantom{\begin{array}{l} I \\ II \end{array}} \right\} 11856$$

Après avoir considéré le progrès de la valeur de la production pendant plusieurs années, Marx aborde l'étude de son deuxième exemple.

La première année, la valeur de la production y est égale à la valeur de la production dans le schéma de la reproduction simple, mais bien sûr les rapports entre les deux sections sont modifiées. Marx suppose une composition organique identique dans les deux sections.

$$\begin{array}{l} I \quad 5000 c + 1000 v + 1000 pl = 7000 \\ II \quad 1430 c + 285 v + 285 pl = 2000 \end{array} \quad \left. \vphantom{\begin{array}{l} I \\ II \end{array}} \right\} 9000$$

Dans ce schéma, pour la première fois c_2 n'est pas égal à $v_1 + 1/2 pl_1$ ⁶. Par conséquent, si les capitalistes accumulent la moitié de la plus-value et consomment l'autre moitié, pour que l'échange soit possible entre $v_1 + 1/2 pl_1$ et c_2 , il est nécessaire de prélever sur la plus-value de la section II une valeur de 70, la section II augmentant ainsi d'autant son capital constant. Pour mettre en mouvement ce capital constant additionnel, il faut un capital variable égal à 14 –c'est-à-dire $70/5$ puisque la composition organique du capital est ici de 5-

Par ailleurs, si les capitalistes de la section I accumulent la moitié de la plus-value, l'accroissement du capital constant de la section I sera de $500 \cdot 5 / 600 = 477c$, lesquels doivent être mis en mouvement par un capital variable additionnel de 83 v.

Dans la section II, une accumulation de capital constant d'une même valeur de 83 peut être réalisée et pour ce capital constant additionnel un capital variable de 17v sera également accumulé. Là encore Marx fait dépendre l'accumulation de la section II de l'accumulation dans la section I :

« les 83 v retirent de II pl une somme d'argent équivalente, qui sert à acheter des éléments de capital constant et s'ajoute donc à II^c. L'augmentation de 83 en II^c entraîne une augmentation d'un cinquième de 83 (= 17) en II v. » (Marx, ES, t. 5, p. 163)

Par conséquent, lorsque s'ouvre le procès de production nous avons le résultat suivant :

$$\begin{array}{l}
 \text{I} \quad \underbrace{(5000 c + 417 c)}_{5417 c} + \underbrace{(1000 v + 83 v)}_{1083 v} = 6500 \\
 \text{II} \quad \underbrace{(1430 c + 70 c + 83 c)}_{1583 c} + \underbrace{(285 v + 14 v + 17 v)}_{316 v} = 1899
 \end{array}$$

A la suite du procès de production, le schéma devient :

$$\left. \begin{array}{l}
 \text{I} \quad 5417 c + 1083 v + 1083 pl = 7583 \\
 \text{II} \quad 1583 c + 316 v + 316 pl = 2215
 \end{array} \right\} 9798$$

Dans la section I, le capital est passé de 6000 à 6500, augmentant de $1/12$ et dans la section II, il est passé de 1715 à 1899, soit une augmentation de environ $1/9$.

Si l'on continue le processus de production sur la même base, c'est-à-dire en accumulant dans la section I la moitié de la plus-value et en consommant à des fins individuelles l'autre moitié, l'on obtient la 3^{ème} année :

$$\left. \begin{array}{l}
 \text{I} \quad 5869 c + 1173 v + 1173 pl = 8215 \\
 \text{II} \quad 1715 c + 342 v + 342 pl = 2215
 \end{array} \right\} 10614$$

Et à la fin de la 4^{ème} année :

$$\left. \begin{array}{l}
 \text{I} \quad 6358 c + 1217 v + 1217 pl = 8900 \\
 \text{II} \quad 1858 c + 371 v + 371 pl = 2600
 \end{array} \right\} 11500$$

Les schémas s'interrompent sur des considérations sur le progrès de l'accumulation du capital total. Le capital de la section I étant passé de 6000 à 7629 (6358 + 1271), tandis que celui de la section II s'élevait de 1715 à 2229 (1552 + 371), l'ensemble du capital augmentait de 7715 à 9858.

⁶ Marx considère toujours que "l'échange de $1500 I (v + 1/2 pl)$ contre II^c est un procès de la reproduction simple. Il a donc déjà été étudié », mais « il faut faire remarquer quelques particularités qui résultent de ce que, au cours de la reproduction avec accumulation I ($v + 1/2 pl$) n'est pas remplacé seulement par II^c mais par II^c plus une partie de II pl. »

Comme nous avons pu l'indiquer, Marx ne prend que lentement conscience – nous reviendrons là-dessus – du fait que l'échange entre $v I + pl I x$ (où « x » représente la partie de la plus-value consommée à des fins individuelles) et II^c ne s'insère que partiellement dans le cadre de la reproduction simple. Dans le cadre du schéma précédent, il remarquait que seulement une partie du capital de II^c entrait dans le cadre de la reproduction simple.

« Quant à II^c (= 1430), son remplacement à valeur égale doit être tiré, toutes choses égales d'ailleurs, de $I (v + pl)$, afin que la reproduction simple puisse avoir lieu en II. En tant que tel, nous n'avons pas à l'étudier ici. Il n'en est pas de même pour les 70 $II^c pl$ complémentaires. Ce qu'est, pour I, un simple remplacement de revenu par des moyens de consommation, un échange de marchandises en vue de la simple consommation, est pour II, un procès d'accumulation directe, une transformation d'une fraction de son surproduit en capital constant, à partir de moyens de consommation. Pour II, il ne s'agit pas seulement ici – comme dans la reproduction simple – d'une pure reconversion de son capital constant de la forme marchandise en la forme naturelle. » (id., T. 5 p. 162, ES)

Marx en vient à la fin des divers schémas analysés, à essayer de tirer quelques conclusions sur l'échange de $c2$ en cas d'accumulation.

1°) Tout d'abord $c2$ peut être égal à $v I + pl I x$ et par conséquent $c2$ est inférieur à $v I + pl I$. « Il doit toujours en être ainsi sans quoi il n'y aurait pas accumulation en I. » (Marx, t. 2, p. 854)

2°) $v I + pl I x > c2$. Dans le cas où $v I + pl I x$ est supérieure à $c2$, l'échange entre les deux sections implique que l'on ajoute à $c2$ un capital constant supplémentaire de manière à rendre égales les deux grandeurs. Cela entraîne également un accroissement du capital variable destiné à mettre en mouvement le capital constant additionnel que l'on aura obtenu après l'échange entre les deux sections. L'ensemble de ces capitaux additionnels est pris sur la plus-value de la section II, il constitue une accumulation.

3°) $v I + pl I x < c2$. Dans ce cas où $v I + pl I x$ est inférieur à $c2$, la section II n'a pas complètement reproduit son capital constant par l'intermédiaire de l'échange avec la section I, aussi doit-elle combler son déficit en achetant du capital constant auprès de la section II. Cela ne nécessite pas une nouvelle accumulation de capital variable pour la section II, étant donné que grâce à cette opération, le capital constant est seulement reproduit sur la base précédente. Marx, par contre, n'envisage pas les conséquences de ce type de rapport sur la section I. Si Marx a montré que $c2$ devait toujours être inférieur à $v I + pl I$, il établit à cette occasion une autre limite absolue ; si l'on veut qu'il ait la possibilité d'une reproduction élargie, il faut que $v I + pl I x$ soit inférieur à $c2 + pl 2$. Nous avons donc les inéquations suivantes :

$$\begin{aligned} c2 &< v I + pl I \\ c2 + pl 2 &> v I + pl I x \end{aligned}$$

Inégalités que nous pouvons systématiser ainsi :

$$v I + pl I x - pl 2 < c2 < v I + pl I$$

C'est-à-dire que la valeur du capital variable et de la plus-value consommée de la section I diminuée de la plus-value de la section II doit être inférieure au capital constant de la section II lequel doit lui-même être inférieur à la somme du capital variable et de la plus-value totale de sa section I.

Tout au long de cet exposé, nous avons, répétons-le, négligé les problèmes monétaires, sur lesquels nous aurons à revenir, mais qu'il n'est pas utile d'étudier ici, pour les questions que nous traitons en premier lieu.

L'exposé de Marx sur la reproduction élargie s'achève donc pratiquement sur ces considérations. Alors que le chapitre sur la reproduction simple contenait 13 sous-chapitres, celui sur la reproduction élargie n'en contient que 4. Alors que Marx avait, par exemple, analysé dans le cadre de la reproduction simple – et avec les difficultés que l'on verra – des questions comme la reproduction de la matière monétaire ou du capital fixe, ces points sont

à peine mentionnés dans le chapitre consacré à la reproduction élargie. Les schémas destinés à étudier cette dernière sont comme nous le verrons plus en détail, loin d'être « au point », et constituent des ébauches qui n'ont pas trouvé un terme. Bref, loin d'être un livre achevé, le livre II du capital est resté, et tout particulièrement dans cette partie, à l'état de brouillon.

4. L'assaut révisionniste.

La révisionnisme, en la personne de Tougan-Baranowsky, va chercher à s'emparer des schémas du livre II pour les insérer dans sa tentative systématique de falsification et de démolition du programme communiste afin de transformer le prolétariat en un jouet du capital.

Tougan-Baranowsky affirmera que les conclusions que l'on peut tirer du livre II du capital en ce qui concerne les théories des crises sont en contradiction avec celles présentées dans le livre III. « La théorie des débouchés qui forme le fond du troisième livre du Capital est en contradiction complète avec les schémas de la reproduction du capital social donnés dans le livre II. » (Tougan-Baranowsky, Les crises industrielles en Angleterre, p. 203)

Tougan-Baranowsky s'empressait alors de faire remarquer que le livre II a en fait été écrit après le livre III ; et de conclure que les brouillons du livre II constituaient le travail le plus mûri de Marx. Cependant, d'après Tougan-Baranowsky, Marx n'avait pu, avant sa mort, mettre à jour les soi-disant nouvelles perspectives qu'offraient ses schémas. Ce cuistre pouvait ainsi déclarer : « l'analyse de Marx est resté inachevée, et il n'a pu en tirer lui-même pour en tirer des conclusions générales. Ses célèbres schémas sont restés privés de leur couronnement logique, comme un corps complètement étranger dans le système harmonieux du marxisme. Comme les déductions logiques qui en résultent et que Marx a complètement négligés sont en contradiction manifeste avec les idées qu'il professait avant la construction de ses schémas, il n'est pas étonnant que l'école de Marx se soit trouvée impuissante à continuer l'œuvre du maître et que le problème des débouchés soit resté sans solution. » (idem, p. 203)

Pour Tougan-Baranowsky, la conception des crises qui était développée par Marx dans le livre III se situait dans la ligne de Sismondi et voyait la cause des crises dans la sous-consommation des masses ; mais l'étude des schémas de reproduction montre désormais que l'on peut remédier aux défauts de la théorie classique, en occurrence représentée par Say et Ricardo.

« La théorie de Say-Ricardo est absolument juste du point de vue théorique ; si ses adversaires se donnaient la peine de calculer en chiffres comment se répartissent les marchandises dans l'économie capitaliste, ils comprendraient aisément que la négation de cette théorie recèle une contradiction logique . » (id)

Si la théorie des débouchés des classiques était à rejeter parce qu'elle ignorait que la valeur des moyens de production transmise au produit doit être comptée dans la valeur des marchandises (c'est-à-dire qu'elle ignorait la reproduction du capital constant), désormais grâce aux schémas de reproduction l'on pouvait fournir une théorie complète des débouchés, et Tougan-Baranowsky se pensait investi de cette mission qui devait révéler aux masses médusées les véritables secrets de l'accumulation, secrets que les chefs du parti communiste de la génération précédente (Marx et Engels) n'avaient pu définitivement percer.

Mais la théorie de Tougan-Baranowsky n'était guère qu'une simple continuation vulgaire de la théorie de Ricardo-Say.

D'après Tougan-Baranowsky, les schémas de reproduction montraient, à condition que certaines proportions entre et à l'intérieur des sections soient respectées, que l'accumulation pouvait se dérouler de manière illimitée. La production fournissant à la production son principal et croissant débouché ce n'est donc pas la faiblesse de la consommation des masses qui pouvait empêcher la réalisation de la production capitaliste. Bien plus, si une certaine proportion était respectée entre les divers moments de la production capitaliste,

celle-ci pourrait se trouver ses propres débouchés, même si la consommation venait à diminuer.

« L'accumulation du capital social conduit à une réduction de la demande sociale de biens de consommation qui va de pair avec une augmentation de l'ensemble de la demande sociale de marchandises. Il se peut donc que l'accumulation du capital s'accompagne d'un recul absolu de la consommation sociale. Un recul relatif de la consommation sociale – par rapport au montant général du produit social – est en tous cas inévitable. » (TB, cité par Mattick).

Tougan-Baranowsky poussait le paradoxe jusqu'à affirmer que la reproduction du capital social serait tout à fait possible même s'il ne restait plus qu'un seul ouvrier pour assurer la mise en mouvement du capital constant, du moment qu'une certaine proportionnalité était respectée.

« Il n'est pas bien difficile de construire un nouveau schéma ...(qui montre)...avec évidence que le remplacement le plus large d'ouvriers par des machines n'est pas en mesure par lui-même, de rendre une machine quelconque superflue et inutile. Supposons que tous les ouvriers jusqu'au dernier, soient remplacés par des machines, alors cet ouvrier unique mettra en mouvement toute la masse colossale des machines et avec leur aide, produira de nouvelles machines et les moyens de consommation de la classe capitaliste. La classe ouvrière disparaîtra mais cela ne rendra nullement difficile la réalisation des produits de l'industrie capitaliste. Les capitalistes auront à leur disposition une grande masse de moyens de consommation et tout le produit social d'une année sera englouti par la production et la consommation des capitalistes l'année suivante. Si les capitalistes, dans leur passion de l'accumulation veulent restreindre leur propre consommation elle-même, cela est encore parfaitement réalisable. Dans ce cas la production des moyens de consommation des capitalistes est réduite, et une très grande partie du produit social consistera en moyens de production destinés à l'extension ultérieure de la production. On produira par exemple du charbon et du fer qui iront à extension ultérieure de la production du fer et du charbon. La production élargie du charbon et du fer de chaque année successives engloutira le charbon et le fer produits l'année précédente, et ainsi de suite à l'infini jusqu'à ce que soient épuisées les réserves naturelles des minerais en question. » (Les crises industrielles en Angleterre ; p. 212)

Les crises, de ce fait, ne pouvaient s'expliquer que par une rupture dans la proportion entre les sections. L'argent n'étant considéré que comme un moyen d'échange si une crise éclatait c'est que d'un côté l'on avait affaire à une surproduction qui trouvait son complément, d'un autre côté, dans une sous-production. Il suffirait de rétablir la proportionnalité entre les capitaux pour enrayer la crise.

Cependant, celle-ci étant donnée, l'anarchie de la production capitaliste devait se reproduire périodiquement. Toutefois l'on pouvait admettre qu'une meilleure connaissance de l'économie bourgeoise, une maîtrise plus grande de l'Etat et une planification accrue pourrait atténuer les crises, réduisant ainsi à néant les perspectives catastrophiques et révolutionnaires du mouvement communiste.

« L'opinion répandue et adoptée jusqu'à un certain point par Marx, que la misère des ouvriers qui constituent la grande majorité de la population, rend impossible la réalisation des produits de la production capitaliste toujours en extension à cause d'une demande insuffisante – cette opinion doit être considérée comme fautive. Nous avons vu que la production capitaliste crée pour elle-même un marché – la consommation n'est qu'un des facteurs de la production capitaliste. Si la production sociale était organisée de manière planifiée, si les dirigeants avaient une connaissance parfaite de la demande et le pouvoir de transférer librement le travail et le capital d'une branche de la production dans une autre, -

lors, aussi réduite que puisse être la consommation sociale, l'offre des marchandises ne pourrait dépasser la demande. » (cité par RL p. 266 t. I D'après l'édition allemande. Tougan-B.)

En même temps que l'on renouait avec une vision idyllique du procès de l'accumulation capitaliste l'on réhabilitait par la bande les théories « harmonistes de Say et son école. Bien plus, s'enfonçant encore plus avant dans l'économie vulgaire Tougan-Baranowsky récusait toujours plus la théorie prolétarienne de la valeur pour lui substituer la théorie subjectiviste archi vulgaire de la valeur utilité.

Le programme communiste ne se situe pas dans la simple continuité de l'économie politique classique, il est avant tout critique de cette science, qui a atteint avec Ricardo et Sismondi son point le plus haut. A partir de 1830, le développement de la lutte des classes entraîne la dégénérescence de l'économie politique classique qui se transforme en économie politique vulgaire.

« Je fais remarquer une fois pour toutes que j'entends par économie politique classique toute économie qui, à partir de William Petty cherche à pénétrer l'ensemble réel et intime des rapports de production dans la science bourgeoise par opposition à l'économie vulgaire qui se contente des apparences, rumine sans cesse pour ses propres besoins et pour la vulgarisation des plus grossiers phénomènes les matériaux déjà élaborés par ses prédécesseurs et se borne à ériger pédantesquement en système et à proclamer comme vérités éternelles les illusions dont le bourgeois aime à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles. » (Marx, Le Capital, Livre I, p. 604 t. I Pléiade)

En conséquence le programme communiste ne se situe ni dans la ligne des théories disproportionnalistes de Say-Ricardo, ni dans celle des théories sous-consommationnistes d'un Sismondi. Toutefois, Marx soulignait que sur la question des crises Sismondi avait été plus loin que Ricardo. Si Ricardo est l'adversaire « le plus stoïque » du prolétariat, et s'il a mieux compris la « nature positive du capital », Sismondi lui « a saisi plus profondément le caractère borné, la nature étriquée et négative de la production fondée sur le capital »... « Sismondi met en lumière non seulement l'existence de ces limites, mais leur création par le capital lui-même, qui s'enferme ainsi dans ses propres contradictions dont Sismondi sent qu'elles doivent conduire à l'effondrement du système. » (Marx)

Il est donc tout à fait faux d'affirmer, comme le fait Lénine sa polémique contre les populistes que : « les classiques ont formulé cette thèse parfaitement juste que la production crée elle-même un marché, détermine elle-même la consommation. Sismondi n'a absolument rien compris à l'accumulation capitaliste et dans la vive polémique qu'il avait engagé avec Ricardo, c'est ce dernier qui a eu raison quant au fond. Ricardo affirmait que la production crée elle-même son marché, alors que Sismondi la niait et fondait sur cette négation sa théorie des crises... On sait que sur cette question la théorie moderne (le marxisme NDR) s'est entièrement ralliée aux classiques. » (Pour caractériser... p.38 ES)

L'on a pu voir que, loin de se rallier aux classiques, la théorie révolutionnaire a entrepris une critique systématique de leur théorie des crises. Emporté par sa polémique contre sous-consommationnistes russes, Lénine se retrouve incapable de restaurer l'orthodoxie révolutionnaire ; bien pis, il abonde dans le sens des théories les plus vulgaires et son jugement sur Sismondi devient par trop unilatéral, en ne montrant pas l'importance de son opposition à Ricardo.

« Si chez Ricardo l'économie politique va impitoyablement jusqu'à ses dernières conséquences, et trouve là son terme. Sismondi parfait cette conclusion en exposant les doutes qu'elle éprouve à son propre sujet. » (Marx, Critique de l'économie politique, Pléiade I, p. 315)

Il ne faudrait pas en conclure que Marx est un adepte de Sismondi et du sous-consommationnisme, sous prétexte qu'il ne s'est pas rallié à Ricardo. Contrairement à ce que prétend un Tougan-Baranowsky par exemple, la théorie révolutionnaire ne pouvait s'affirmer que sur les ruines de la science économique bourgeoise et ce n'est pas dans le socialiste petit-bourgeois, utopiste et réactionnaire Sismondi que le programme communiste pouvait puiser son arsenal théorique destiné à abattre le vieux monde.

Bien au contraire, c'est en menant une critique radicale de l'économie politique ricardienne et des doutes qui surgissent sur la base de celle-ci, exprimés par Sismondi, que se constitue le programme communiste. Aussi, si Sismondi « juge fort bien les contradictions de la société capitaliste... il ne les comprend pas et ne peut donc pas comprendre le processus de leur solution. » (Marx)

Il est également tout aussi faux de prétendre, comme le fait Paul Mattick, adepte d'une théorie de la baisse du taux de profit inspirée de Grossmann et donc défenseur d'une théorie ricardienne contre-révolutionnaire, que Marx aurait deux théories de la crise, l'une basée sur la baisse de taux de profit, l'autre sous-consommationniste.

« Nous l'avons vu, Marx fait découler la crise d'une part de la baisse du taux de profit propre à l'accumulation indépendamment de tous les phénomènes de consommation ouvrière... c'est à l'ambiguïté des formulations marxistes qu'on doit les discussions qui ont eu lieu. Jusqu'à nos jours à propos des crises et de l'effondrement alors qu'il ne faut y voir autre chose que la propre incertitude de Marx. » (P. Mattick. Crise et théorie des crises, Ed. Champ libre p. 28)

Nous commenterons plus tard les passages incriminés ; toujours est-il que, tandis que certains voient dans Marx des blancs hégéliens, d'autres y voient des blancs sismondien, et ce dans la mesure même où les uns renoncent à la dialectique révolutionnaire, tandis que les autres renouent avec des conceptions ricardiennes. Si Mattick avait su restaurer convenablement la théorie communiste de la baisse du taux de profit au lieu de nous servir une mouture ricardienne, il se serait dispensé de voir des contradictions là où il ne saurait y en avoir.

Les thèses de Tougan-Baranowsky n'étaient qu'un retour aux conceptions ricardiennes déjà réduites à néant par le parti communiste. Marx ne pouvait certes pas accepter la thèse selon laquelle les produits s'échangent contre des produits et la production crée automatiquement son propre marché.

« Dire de cette production croissante qu'elle a besoin d'un marché de plus en plus étendu et qu'elle se développe plus rapidement que celui-ci c'est exprimer, sous sa forme réelle et non plus abstraite, le phénomène à expliquer... Il arrive un moment où le marché semble trop étroit pour la production... c'est ce qui arrive à la fin du cycle... le marché et la production étant des facteurs indépendants, l'extension de l'un ne correspond pas forcément à l'accroissement de l'autre. » (Marx, T.2, p. 489)

Bien entendu il ne s'agissait pas pour autant d'un alignement des positions du parti communiste sur celles sous-consommationnistes, le conflit entre la production et le marché, entre les conditions dans lesquelles sont produits la plus-value et le capital et celles dans lesquelles ils sont réalisés n'étant pas séparables des conditions de la mise en valeur du capital et donc de la baisse du taux de profit.

Marx pouvait donc s'en prendre à Ricardo dans la mesure où celui-ci, du fait de sa fautive théorie de l'argent niait toute possibilité de crise. C'est justement le point essentiel de la rupture entre l'économie politique classique et le programme communiste : « la lecture du Capital et (s'il connaissait le russe) de l'ouvrage de Sieber aurait appris à M. Wagner ce qui

nous sépare de Ricardo qui, pour n'avoir considéré le travail qu'en tant que mesure de grandeur de la valeur n'a découvert aucune relation entre sa théorie de la valeur et la nature de la monnaie. »

L'économie politique en tant que science était incapable de dépasser l'horizon bourgeois et de voir dans les catégories marchandes des produits historiques qui n'étaient pas éternels, n'avaient pas existé de tous temps, et donc étaient susceptibles également de disparaître avec une organisation supérieure de la société.

« L'économie politique classique n'a jamais réussi à déduire de son analyse de la marchandise, et spécialement de la valeur de cette marchandise la forme sous laquelle elle devient valeur d'échange... La forme valeur du produit du travail est la forme la plus abstraite et la plus générale du mode de production actuel qui acquiert par cela-même un caractère historique celui d'un mode particulier de production sociale. Si on commet l'erreur de la prendre pour la forme naturelle, éternelle de toute production dans toute société on perd nécessairement de vue le côté spécifique de la forme valeur, puis de la forme marchandise et à un degré plus développé de la forme argent, forme capital etc... » (p. 604 Pléiade t. I Capital, Livre I)

L'économie politique transformait donc la marchandise et les rapports sociaux qui l'accompagnent en un produit (valeur d'usage), l'échange étant ramené à un simple troc, et n'ait ainsi non seulement la production capitaliste qui est production généralisée de marchandises mais aussi la production simple de marchandises.

Il est de la nature de la marchandise que la valeur d'échange qu'elle contient potentiellement et qui est indiquée idéalement par le prix, se réalise en argent ; c'est-à-dire que la valeur s'autonomise dans l'argent. Si le capitaliste doit obligatoirement vendre pour réaliser la valeur de la marchandise il n'est pas obligatoire qu'il trouve en face un acheteur ; la possibilité de la crise réside donc dans la possibilité d'une scission entre la vente et l'achat.

« La difficulté de transformer la marchandise en argent, de vendre, provient de ce que la marchandise doit nécessairement être transformée en argent, alors que l'argent ne doit pas être nécessairement transformé en marchandise, que vente et achat peuvent donc être disjoints. Nous avons dit que c'est cette forme qui inclut la possibilité de la crise la possibilité que des moments qui vont l'un avec l'autre, qui sont inséparables se séparent et soient, partant, violemment réunis, la possibilité que leur cohérence soit réalisée par la violence fait à leur autonomie respective. Et la crise n'est rien d'autre que la mise en oeuvre violente de l'unité des phases du procès de production, qui se sont autonomisées l'une vis-à-vis de l'autre. » (Théories sur la plus-value, p. 608, t. 2, ES)

Par conséquent, si l'on cesse de considérer l'argent uniquement sous l'angle de sa fonction de moyen de circulation pour voir qu'il possède aussi la fonction de moyens de paiement et qu'avec elle naît la possibilité d'une crise dans la mesure où peut s'opérer une scission entre la vente et l'achat, les théories disproportionnalistes s'en vont à vau-l'eau.

« La fonction de la monnaie comme moyen de paiement implique une contradiction sans moyen terme. Tant que les paiements se balancent elle fonctionne seulement d'une manière idéale ; comme monnaie de compte et mesure des valeurs. Dès que les paiements doivent s'effectuer réellement, elle ne se présente plus comme simple moyen de circulation, comme forme transitoire servant d'intermédiaire au déplacement des produits, mais elle intervient comme incarnation individuelle du travail social, seule réalisation de la valeur d'échange, marchandise absolue. Cette contradiction éclate dans le moment des crises industrielles ou commerciales auxquelles on a donné le nom de crises monétaires. » (Le Capital, Livre I, Pléiade t.I, p. 681)

Dans un article intitulé « L'accumulation des contradictions » (Revolutionary Perspectives n° 6) qui est tout sauf une critique sérieuse des positions de Rosa Luxemburg, la CWO (Communist Workers Organisation – GB), cite un fragment de son oeuvre :

« Mais tant que la plus-value reste contenue dans la forme concrète de la marchandise, elle est inutilisable pour le capitaliste. Il est obligé après l'avoir fabriqué de la réaliser, et de la transformer dans sa forme de valeur pure, c'est-à-dire en argent. » (Rosa Luxemburg, L'accumulation du capital, t.I, p.26)

Vient ensuite ce commentaire méritant de figurer en bonne place dans le bêtisier du mouvement ouvrier : « Une fois de plus Luxemburg révèle sa confusion sur la nature de la monnaie. Ce n'est pas une « pure valeur » mais un cas spécial de la forme marchandise, la marchandise universelle avec laquelle on effectue les échanges entre toutes les autres marchandises. » (RP n° 6, p. 22)

L'imbécile qui n'a pas compris le premier mot de ce que dit Rosa Luxemburg, (elle dit que l'argent est la « forme de valeur pure » et non la valeur pure, ce qui signifie que lorsqu'elle est réalisée en argent, la valeur est libérée de toute détermination particulière pour acquérir une forme universelle qui lui permet de continuer son procès afin de pouvoir à nouveau se valoriser, en se transformant dans les éléments du capital productif (moyens de production, force de travail), nous ressort ici les vieilleries ricardiennes les plus éculées ; l'argent n'est plus considéré que sous sa fonction de moyen de circulation, niant ainsi toute contradiction entre la marchandise et l'argent et donc toute possibilité de crise.

Nous avons déjà montré dans notre n° 4 que la CWO ignorait totalement la théorie communiste de la valeur aussi négligent-ils, en bons ricardiens qu'ils sont, la fonction monnaie universelle de la monnaie ; ici ils font abstraction de sa fonction moyen de paiement, ce qui leur interdit d'admettre aucune crise véritable qui affecte l'économie bourgeoise. Aussi finissent-ils leur charge contre Rosa Luxemburg par un argument qui n'a rien à voir avec le sujet mais qui, tout en montrant à quel point une flèche peut manquer sa cible, a tout au moins le mérite de faire savoir au prolétariat que l'humour de la CWO est quasiment à la hauteur de celle d'un adjudant chef de carrière ; « l'or et non les super tankers agit comme monnaie pour des raisons de facilité et non parce qu'il est une pure valeur. » (id)

Pour bien nous faire voir qu'elle n'a rien compris aux contradictions du MPC, la CWO poursuit son argumentation : « Après ce pur non sens (la CWO veut certainement parler de ses conceptions NDR), la théorie de Rosa Luxemburg ne peut rendre compte correctement d'un système où l'Etat agit comme « capitaliste collectif » et où l'échange peut avoir lieu via des valeurs équivalentes et sans que chaque marchandise passe par le cycle M-A comme Marx aurait dit, présupposant l'existence « idéale » de la monnaie. Donc en Russie, par exemple, bien que le produit de la section II passe à travers le cycle M-A la masse de celui de la section I ne le fait pas, et l'Etat délivre des moyens de production en échange d'une production marchande équivalente. Si l'on nie que ce sont des marchandises, ou qu'elles contiennent de la plus-value réalisée et capitalisée sans assurer la forme monnaie, l'on nie le caractère marchand de la totalité de la production en Russie et donc l'on accepte le point de vue des staliniens selon lequel le capitalisme d'Etat égale le socialisme ». (id. P. 22)

En fait ce que le programme communiste nie, ce n'est pas le caractère marchand de la production, ou plus exactement le fait que la production soit une production capitaliste reposant sur l'exploitation du travail salarié, ni que le capital et la plus-value puisse être réalisée et capitalisée. Ce qu'il nie, de ce fait même c'est que l'Etat puisse partout et toujours assurer cette réalisation du produit social ; ce qu'il nie c'est l'intervention de l'Etat permettrait la maîtrise de la loi de la valeur et donc supprimerait la contradiction entre la forme marchandise et la forme argent, permettant à la valeur de passer sans aucune difficulté de la

marchandise à l'argent. Si la société bourgeoise était capable par l'intermédiaire de l'Etat par exemple, d'assurer la réalisation automatique du produit social, s'en serait fini de la possibilité des crises, la loi de la valeur serait domptée, et abolies les perspectives qui en découlent : la crise catastrophique et le spectre de la révolution sociale qui se profile derrière. En abdiquant devant l'économie politique et ses mythes, en renonçant à la théorie communiste de la valeur pour en adopter un succédané ricardien ; la CWO non seulement est incapable de comprendre la nature des crises qui secouent périodiquement le mode de production capitaliste, mais encore elle est conduite à affirmer implicitement que la possibilité d'une crise n'existe pas dans les sociétés où l'Etat exerce un quasi monopole sur l'activité économique.

D'où vient donc la crise ? La CWO répond, imperturbable : de la baisse du taux de profit. Si la CWO se vautre avec délices dans la fange ricardienne dans sa théorie de la valeur et de la monnaie, sa conception de la baisse du taux de profit est en parfaite continuité avec ses prémisses ricardiennes. De même que Ricardo admettait une baisse du taux de profit conduisant à un état stationnaire dans lequel toute accumulation serait découragée, étant donnée la diminution progressive de la force productive du travail sous l'effet de rendements décroissants dans l'agriculture, de même la CWO reprenant les conceptions du stalinien Grossmann voit le taux de profit baisser sous l'influence d'une accumulation du capital constant plus rapide que l'accumulation du capital variable (et donc d'une hausse de la composition organique) indépendante de la plus-value et de sa production. Il s'ensuit une baisse graduelle dans le progrès de la productivité du travail. Cette baisse pourrait durer jusqu'à la nuit des temps si la plus-value ne se révélait pas à un moment donné insuffisante pour assurer l'accumulation.

En effet, dans l'interprétation de Grossmann, la part de la plus-value consacrée à l'accumulation est sans cesse plus grande tandis que celle destinée à la consommation s'amenuise dans le même temps . Aux rendements décroissants dans l'agriculture et à la baisse de la rente se substitue une théorie d'une baisse relative de la productivité du travail et d'une hausse de la composition organique entraînant des crises partielles, qui ne sont que des disproportions, disproportions entre la plus-value existante et le besoin supposé d'une augmentation de la composition organique et donc d'une masse croissante de capital constant et variable à accumuler. La théorie de Grossmann (nous y reviendrons) est non seulement incapable de restaurer convenablement la compréhension révolutionnaire des crises et des contradictions de la production capitaliste, mais elle abandonne même ouvertement le point de vue de Marx. Grossmann falsifie ce dernier avec un cynisme qui en dit long sur ses prétendues qualités intellectuelles.

Alors que chez Marx le taux de l'accumulation, c'est-à-dire la part de la plus-value accumulée est déterminée par le taux de profit, c'est-à-dire que plus le taux de profit sera élevé et plus le taux d'accumulation aura tendance à s'élever , le mouvement est chez Grossmann inversé, c'est-à-dire que le taux d'accumulation s'élève tandis que le taux de profit baisse, et ce à tel point que le taux de croissance de l'économie peut s'accélérer.

Grossmann falsifie la théorie de la surpopulation relative en prétendant que la hausse de la composition organique, la libération des ouvriers par la machine n'engendre pas une surpopulation relative. Il est vrai que dans son schéma, le capital variable peut croître au même taux et donc ne pas entraîner de tendance à la surpopulation relative, tandis que la composition organique du capital s'élève, cette période idyllique durant jusqu'à la crise. Dans la mesure où il admet pour la phase de soumission réelle une tendance à l'augmentation croissante de la part de la plus-value accumulée, il nie la nécessité pour le capital de développer une classe moyenne consommant une part croissante de cette même plus-value.

Bien entendu tout cela passe largement au-dessus de la tête de la CWO, toujours prête à se gausser de ce qui est juste et profond chez Rosa Luxemburg.

De même que Ricardo niait toute possibilité d'une crise générale en admettant la baisse du taux de profit, de même la CWO nie la possibilité d'une crise générale et bavarde bruyamment sur une baisse du taux de profit qu'elle tente de nous expliquer au moyen de sottises ricardiennes.

Ce n'est donc pas la peine de reprocher à Mattick (disciple de Grossmann et donc maître de la CWO sur la question du taux de profit) de voir dans la Russie par exemple une société capitaliste dans laquelle les crises seraient maîtrisées, pour réintroduire en contrebande les mêmes conceptions. Il ne faut pas pour autant s'imaginer que les épigones dégénérés et crétinisés de Rosa Luxemburg, tels le CCI déversent les flots de lumière sur la question. Confondant volontiers contradiction dialectique et incohérence, le CCI puise allègrement dans l'arsenal bourgeois pour réfuter la baisse du taux de profit. Dans le plus pur style ricardien, il fait justement valoir que l'on voit pas très bien pourquoi la crise interviendrait sous prétexte que le taux de profit passe de 100% à 10% ou à 1%. Bref, le CCI développe la nouvelle loi selon laquelle il suffit d'ajouter un zéro supplémentaire au dénominateur du taux de profit pour pouvoir écrire une ânerie supplémentaire et il est vrai qu'il use et abuse de cette découverte.

Nous reviendrons plus en détails sur les conditions qui font que la baisse du taux de profit induit des crises toujours plus vastes. Contentons-nous ici de rappeler contre ce qui est un argument ricardien de la plus belle eau (digne d'un Tougan-Baranowsky) que si la crise peut se développer, c'est que les conditions de la production et de la réalisation ne sont pas identiques. Rappelons donc ce que disait Marx sur la manière dont le capital cherche à surmonter les effets d'une baisse du taux de profit :

« Une partie des produits jetés sur le marché ne peut accomplir son processus de circulation et de reproduction que par une énorme contraction de ses prix, donc par la dépréciation du capital qu'elle représente. De même les éléments du capital fixe sont plus ou moins dépréciés. A cela s'ajoute le fait que le processus de reproduction dépend de certaines conditions de prix préalablement données, donc qu'une baisse générale des prix l'arrête et le désorganise. Cette pénétration et cette stagnation paralyse la fonction de l'argent en tant que moyen de paiement, dont le développement est lié à celui du capital qui est fondé sur ces conditions de prix présumés. La chaîne des obligations de paiement à échéance fixe est brisée en cent endroits : la confusion se trouve encore aggravée par l'effondrement inévitable du système de crédit, qui s'est développé simultanément avec le capital et elle aboutit ainsi à des crises violentes et aiguës, à des dévalorisations soudaines et forcées, à l'arrêt effectif du processus de reproduction et, par suite au déclin total de la reproduction. »
(Marx, t. 2, p. 1036, Pléiade)

Et, de manière plus générale :

« Comme la baisse du taux de profit correspond à une diminution du travail immédiat par rapport au travail objectivé qu'il reproduit et qu'il crée de nouveau, le capital met tout en oeuvre pour contrarier la baisse du travail par rapport au quantum de capital en général autrement dit, de la plus-value exprimée comme profit par rapport au capital avancé. Il tentera en outre, de réduire la part attribuée au travail nécessaire et d'augmenter encore davantage la quantité de surtravail par rapport à l'ensemble du capital employé, en conséquence, le maximum de développement de la puissance productive, ainsi que le maximum d'extension de la richesse existante coïncideront avec la dévalorisation du capital, la dégradation de l'ouvrier et un épuisement croissant de ses forces vitales. Les contradictions provoqueront des explosions, des cataclysmes et des crises au cours desquels les arrêts momentanés de travail et la destruction d'une grande partie des capitaux ramèneront, par la violence, le capital à un niveau d'où il pourra reprendre son cours. Ces contradictions créent des explosions, des crises, au cours desquelles tout travail s'arrête pour un temps, tandis qu'une partie du capital est détruite, ramenant le capital par la force au

point où, sans se suicider, il est à même d'employer de nouveau pleinement sa capacité productive. Cependant ces catastrophes qui le régénèrent régulièrement se répètent à une échelle toujours plus grande et finiront par provoquer son renversement violent. » (Marx, Grundrisse, t.IV, p. 18)

Dans ces deux extraits sont réunis tout ce que les prétendus disciples nient. Crise catastrophique et non partielle, baisse du taux de profit qui entraîne la non-réalisation de la valeur et de la plus-value et donc effondrement de la production capitaliste qui doit se rétablir par des dévalorisations d'autant plus importante que la force productive du travail est développée.

Il faut donc toute la naïveté de la CWO pour croire que de telles crises puissent être évitées par l'intervention de l'Etat.

Le misérable débat entre les neo-ricardiens de la CWO et les néo-simoniens du CCI se situe dans la lignée de l'économie politique, la vulgarité en plus, que le programme communiste a déjà critiquée. Cela en dit long sur la capacité du soi-disant milieu révolutionnaire à assurer ses tâches théoriques. Il est à craindre que lorsque le mouvement réel l'exigera, ces activistes forcenés se convertissent comme le firent les sectes au débat du mouvement ouvrier, en un obstacle pour l'émancipation du prolétariat.

Pour en revenir à Rosa Luxemburg, ce n'était donc pas un de ses moindres mérites que d'avoir rappelé les contradictions entre la valeur d'usage et la valeur d'échange ; entre la marchandise et l'argent entre la production et la réalisation. Il n'y a pas automatiquement transformation de la marchandise en argent, réalisation de la valeur, autonomisation de celle-ci sous forme argent. Là gît la possibilité d'une crise. Si Rosa Luxemburg rappelait avec raison contre Tougan-Baranowsky et aussi malheureusement contre un Lénine, que la réalisation de la marchandise c'est-à-dire la réalisation de la valeur en argent n'était pas automatique, qu'elle constitue⁷ pour parler comme Marx le « saut périlleux » de la marchandise ; dans le même temps, l'erreur de Rosa Luxemburg était de voir dans cette difficulté potentielle une difficulté permanente, d'identifier la possibilité et la nécessité de la crise. Par là elle retombait dans une logique de type sous-consommationniste.

« Mais ce qui transforme cette possibilité de la crise en crise, n'est pas contenue dans cette forme elle-même : ce qu'elle contient uniquement c'est qu'est présente là la forme pour une crise. » (Marx, TSPL, t.2, p. 608)

En en restant au niveau de la circulation sans relier les fondements de la crise, et donc sa nécessité au procès de production, Rosa Luxemburg ne restaurait pas dans sa totalité la théorie communiste des crises.

D'autre part, avec la généralisation de la production marchande, lorsque la marchandise se devient un produit du capital et un moment du procès de la valeur, la contradiction entre la marchandise et l'argent se pose à un degré beaucoup plus élevé en tant que contradiction entre le capital marchandise et le capital argent. La réalisation de la valeur de la marchandise capital et donc de la plus-value qu'elle contient n'est pas une donnée automatique, la contradiction contenue dans ce passage est poussée à un niveau beaucoup plus élevée, elle affecte la totalité du produit social ($c + v + pl$) et non seulement pl ou toute autre partie du capital.

Les fondements de cette crise devaient être recherchés dans le développement contradictoire de la productivité du travail dans le mode de production capitaliste, dans le fait

⁷ Le concept de réalisation, qui a un équivalent dans la dialectique hégélienne signifie pour la valeur le passage de la nécessité à la liberté, la plus dure selon Hegel des transitions dialectiques (et non celle de la quantité à la qualité comme nous l'avions affirmé par erreur dans le n° 7).

que celui-ci constitue désormais (dès que la phase de soumission réelle s'est affermie, et ceci est vrai en 1847 pour l'Angleterre) un rapport de production trop étroit pour développer les forces productives qui rentrent en conflit avec lui. Ce conflit se manifeste périodiquement dans des crises de surproduction toujours plus vastes. La possibilité de ces crises devait donc être recherchée au sein de la production capitaliste, dans la contradiction valorisation dévalorisation qui se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit. Le capital, dans sa recherche du maximum de plus-value, de valeur extra, dans sa poursuite d'une valorisation maximum, se dévalorise, c'est-à-dire que la valeur contenue dans la marchandise produit du capital diminue. D'autre part, étant donné qu'il lui faut augmenter la productivité du travail pour accroître la plus-value relative, la masse des moyens de production, matière premières, bref l'équivalent du capital constant au sein de cette masse de marchandises toujours plus grande, augmente par rapport à la partie variable du capital, or c'est uniquement l'emploi de celle-ci qui permet l'extraction de plus-value, but exclusif de la production capitaliste.

Aussi fallait-il s'attendre régulièrement, lors de renversements dans le progrès de la productivité du travail, à des crises d'autant plus vastes que le degré de celle-ci était élevé. La possibilité de ce que ces crises se développent et prennent de l'ampleur se trouvait incluse dans les contradictions entre la forme marchandise et la forme argent, les conditions dans lesquelles ils étaient réalisés.

Tout cela, c'est-à-dire aussi bien la possibilité que son complément dialectique : les fondements de sa nécessité, Tougan-Baranowsky l'avait renié. En niant toute contradiction entre la marchandise et l'argent, en transformant celui-ci en un simple instrument des échanges, il transformait la marchandise en produit et la production capitaliste en production de valeurs d'usage, production qui verrait croître indéfiniment la production des moyens de production aux dépens de celle des moyens de consommation. Par conséquent, si la crise existait, elle ne pouvait venir que d'une mauvaise répartition des capitaux entre les deux types de production, répartition qui pouvait être de mieux en mieux maîtrisée grâce à une meilleure connaissance de l'organisation économique et à la planification de la production. Les crises qui surgissaient de telles disproportions ne pouvaient donc être que partielles et donc ne pouvaient pas ébranler très profondément le mode de production qui les suscitait, il s'agissait donc d'un retour pur et simple aux théories de Say-Ricardo. Tougan-Baranowsky était parfaitement conscient de ce que ces théories étaient incapables d'expliquer une crise générale, aussi se livrait-il à des contorsions théoriques afin de montrer comment, de partielle, la crise pouvait devenir générale.

L'erreur de Ricardo n'était pas seulement de suivre le dogme d'Adam Smith et de décomposer le produit social en $v + pl$, capital variable et plus-value et donc de ne pas tenir compte du capital constant (Sismondi d'ailleurs faisait la même erreur). Rosa Luxemburg rappelait avec justesse (contre Lénine qui se laisse aller à ce genre d'arguments contre Sismondi en feignant d'ignorer que Marx faisait le même reproche à Ricardo), que le problème qui est posé par Sismondi est celui de la contradiction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, l'obtention d'une demande solvable pour réaliser la production, et donc la possibilité d'une crise si les conditions de la production et de la réalisation ne sont pas identiques.

« Cependant si des critiques ultérieures de Sismondi, comme par exemple le marxiste russe Ilyine (Lénine) croyaient que cette bévue fondamentale dans l'analyse de la valeur du produit global justifiait le sourire triomphant avec lequel ils condamnaient la théorie sismondienne de l'accumulation comme caduque, comme un non sens, ils démontraient seulement par là leur propre incapacité à voir le problème traité par Sismondi. L'analyse de Marx, relevant le premier cette erreur grossière d'Adam Smith est la preuve que le problème de l'accumulation est loin d'être résolu par la seule prime en considération de la partie de la valeur du produit global qui correspond au capital constant. Une preuve encore plus frappante en est le destin

actuel de la théorie de Sismondi elle-même. Par sa conception, Sismondi a été entraîné dans une controverse très vive avec les représentants et les épigones de l'école classique : Ricardo, Say et McCullough. Les deux camps soutenaient deux points de vue parfaitement opposés : Sismondi affirmait l'impossibilité de l'accumulation, tandis que Ricardo, Say et Mac Cullough proclamaient sa possibilité illimitée. Cependant, à l'égard de la bévue de Smith, les deux parties avaient la même position : comme Sismondi, ses adversaires faisaient abstraction du capital constant à propos de la reproduction. » (Rosa Luxemburg, L'accumulation du capital, t.I, p. 161)

Marx n'a jamais nié la possibilité de crises résultant de disproportion entre ou au sein des branches. Non seulement c'est pour lui une possibilité, mais même une nécessité, dans une société où le travail individuel doit, pour devenir travail social, recevoir la sanction du marché, et où les capitalistes produisent indépendamment des besoins humains, dans la seule perspective du profit.

Il est de ce fait inévitable qu'en permanence l'adaptation de la production aux besoins se fasse de manière anarchique et ne se réalise qu'à travers des à-coups et des crises qui démontrent que telle ou telle production est en surproduction alors que dans telle autre la pénurie s'installe. Bien plus, ces disproportions inhérentes à l'anarchie capitaliste peuvent affecter des parties beaucoup plus grandes de l'organisme social. Marx montrait ainsi que, de par leur nature, des disproportions entre la partie fixe et circulante du capital devaient se produire :

« Il s'y ajoute que les péréquations sont toutes fortuites et que si la proportion dans laquelle des capitaux sont employés dans les différentes sphères fait l'objet, par un procès permanent, d'une péréquation, la permanence même de ce processus présuppose aussi la permanente disproportion qu'il doit égaliser en permanence, souvent violemment. » (Marx, Théorie sur la plus-value, p. 587, t.2, ES)

« Comment, sur la base de la production capitaliste, où chacun travaille pour soi et où le travail particulier est forcé de se présenter en même temps comme son contraire, comme travail abstraitement général, et sous cette forme comme travail social, comment la péréquation et la cohérence nécessaire des diverses sphères de production, la mesure et la proportion entre elles pourraient elles se faire autrement que par la constante abolition d'une constante disharmonie ? Ce fait est encore admis quand on parle des péréquations de la concurrence, car ces péréquations présupposent toujours qu'il y a quelque chose à égaliser, donc que l'harmonie n'est toujours que le résultat du mouvement, aboutissant à abolir la disharmonie existante. » (id, p. 630)

« Il va de soi qu'il peut y avoir surproduction dans certains sphères et sous-production dans d'autres, des crises partielles peuvent donc résulter d'une production disproportionnée (mais la production proportionnée n'est jamais que le résultat de la production disproportionnée sur la base de la concurrence, dont une forme générale peut être une surproduction de capital fixe d'un coté et de capital circulant de l'autre . » (Marx, Livre II, p. 485, éd. La Pléiade, t. 2)

Mais ce n'est pas sur ces contradictions inhérentes à la production capitaliste que le programme communiste espère la venue de crises catastrophiques, mais d'une contradiction beaucoup plus importante qui ne se manifeste pas en permanence mais qui éclate régulièrement, provoquant des secousses toujours plus violentes.

En en restant à ce type de crises, Tougan-Baranowsky n'avait donc pas avancé d'un pouce par rapport à Ricardo-Say. Par contre, du point de vue de la théorie prolétarienne il s'agissait d'une véritable régression, d'une rechute dans les pires aspects de l'économie politique. Non seulement Tougan-Baranowsky était entraîné à considérer l'argent sous l'angle de sa fonction de moyen de circulation et à ignorer celle de moyen de paiement, et par conséquent

à nier toute contradiction entre la marchandise et l'argent, donc à nier la possibilité d'une crise, mais également cette rechute l'amenait à nier la production capitaliste et les contradictions qui jaillissent en son sein et qui nécessairement se résolvent violemment sous la forme d'une crise.

Tougan-Baranowsky ignorait donc la spécificité de la production capitaliste pour en faire un mode de production qui, moyennant quelques aménagements pourrait devenir éternel.

Le MPC, en tant qu'il est production généralisée de marchandises est transformé en une production de valeurs d'usage dans laquelle la production des moyens de production se développe de manière autonome par rapport à celle des moyens de consommation. Tougan-Baranowsky « oublie » que le but de la production capitaliste n'est pas de développer les moyens de production, ni même d'accroître la masse de ceux-ci par rapport aux moyens de consommation, mais d'extorquer le maximum de plus-value, et pour cela, il importe peu que l'on produise des moyens de production ou des moyens de consommation, ceux-ci ne servent ici que de support à la valeur d'échange et à la valeur extra, la plus-value. La production capitaliste, que les valeurs d'usage consistent en moyens de production ou en moyens de consommation ne vise qu'à la production du maximum de surtravail, afin d'obtenir toujours plus de plus-value, la production et la reproduction des rapports de production capitalistes, ce qui implique pour la classe ouvrière une exploitation sans cesse accrue, et l'épuisement, la dégradation, l'aliénation qui lui sont corrélatifs. La section des moyens de production, sous son aspect de support de la valeur d'échange, ne possède pas de priorité, ni de spécificité par rapport à la section des moyens de consommation. Dans les deux sections règne la même production capitaliste et les capitalistes des deux sections servent le même maître : le capital, la valeur en procès qui cherche à se valoriser au maximum.

D'autre part, Tougan-Baranowsky présente des schémas extrêmement confus dans la mesure où il entreprend de décomposer la section des moyens de consommation en deux sections distinctes : la section des moyens de consommation destinés aux ouvriers et une section des moyens de consommation de luxe destinés à la consommation de la classe capitaliste⁸. Or ce faisant l'on dénature complètement la portée des schémas de reproduction. Marx ne faisait pas correspondre aux deux sous-sections qu'il introduisait dans ses schémas des classes sociales distinctes. En effet, si les moyens de consommation nécessaires sont consommés par la classe ouvrière, ils le sont aussi par la classe capitaliste, par contre les moyens de consommation de luxe sont, dans les schémas de Marx uniquement consommés par les capitalistes.

Il est donc faux d'identifier la section II ou du moins sa sous-section moyens de consommation nécessaires avec la consommation exclusive des prolétaires et par conséquent d'inscrire un trait d'égalité entre valeur de la production de la section II et valeur de la force de travail. Les schémas décrivent à un degré d'abstraction très élevé les rapports que doivent avoir entre elles les deux grandes sections de la production sociale, la décomposition de celles-ci repose sur la distinction entre consommation productive et consommation à des fins individuelles et non sur une logique de classe ; en outre, à l'intérieur de la section II la distinction entre moyens de consommation nécessaire et moyens de consommation de luxe ne recouvre pas, nous l'avons vu l'individualisation des deux classes en présence dans les schémas : la classe ouvrière et la classe capitaliste. Ce n'est pas un hasard si la tradition révisionniste raisonne sur des schémas de ce type qui lui permettent de se livrer à toutes les manipulations possibles de la théorie. (cf. par exemple L.

⁸ « Mr. Tougan-Baranowsky a établi ses propres schémas, distincts de ceux de Marx (et incomparablement moins claire qu'eux), en omettant par surcroît l'explication théorique des éléments qui doivent être illustrés par les schémas (...) Mr. Tougan-Baranowsky n'a absolument pas motivé la nécessité de distinguer les deux secteurs de la production sociale (I : les moyens de production et II : les objets de consommation), alors que, selon la juste remarque de Mr. Boulgakov, « il y a plus de sens théorique dans cette seule distinction que dans toutes les discussions sur la théorie des marchés qui l'ont précédé. » (Lénine. « Remarque sur la question de la théorie des marchés », Oeuvres, t. IV)

Von Bortkiewicks, grand maître entre autres de la CWO qui, sur la base des schémas de Tougan-Baranowsky, entreprend de « corriger » - dans un sens ricardien bien sûr – la théorie de la transformation des valeurs en prix de production). Ce qui caractérise les moyens de consommation de luxe, ce n'est pas qu'ils soient consommés par la classe capitaliste mais qu'ils ne jouent pas de rôle dans la détermination de la valeur de la force de travail. De fait, le communisme théorique n'a jamais exclu que les ouvriers participent à la consommation des moyens de luxe, et l'aristocratie ouvrière, dans la mesure où elle obtient un salaire égal ou supérieur à la valeur de la force de travail obtient une part décisive dans cette consommation de biens de luxe par les ouvriers.

Bien entendu, par construction (et cela nous montre, mais nous y reviendrons qu'il ne faut pas assimiler ipso facto les schémas à la « réalité »), les ouvriers ne consomment pas de moyens de consommation de luxe, ceux-ci étant exclusivement destinés aux capitalistes. Mais si la fonction des schémas⁹ était telle qu'il était justifié de poser le problème sous cet angle, dans l'analyse plus concrète de l'accumulation et de la consommation de la classe ouvrière. Marx montre que cette dernière peut consommer des moyens de consommation de luxe, mais également que cette consommation peut s'accroître à la suite d'une hausse générale des salaires ; ainsi dans les lignes consacrées à la reproduction simple dans la sous-section des moyens de consommation de luxe Marx notait la phase d'expansion :

« Ce n'est pas seulement la consommation des subsistances nécessaires qui s'accroît ; la classe ouvrière (renforcée par toute son armée de réserve) participe elle aussi momentanément à la consommation de articles de luxe d'ordinaire hors de sa portée, et des articles qui en d'autres circonstances ne constituent pour la plupart des moyens de consommation « nécessaires » que pour la classe capitaliste. » (Marx, p. 780, t. 2)

De même, si les ouvriers parviennent à arracher une hausse générale des salaires,

« par suite de l'augmentation des salaires, la demande de subsistance des ouvriers augmentera sensiblement. A un degré moindre leur demande d'articles de luxe augmentera de même que la demande d'articles qui naguère n'entraient pas dans le champ de leur consommation. Cet accroissement subit de la demande générale des moyens de subsistance fera sans doute immédiatement monter les prix. Par suite, une plus grande partie du capital social sera employée à la produire les subsistances nécessaires et une partie moindre à produire des articles de luxe, les prix de ces derniers baisseront par suite de la diminution de la plus-value donc la diminution de la demande des capitalistes pour ces articles. En revanche si les ouvriers achètent eux-mêmes des articles de luxe la hausse de leur salaire n'influe pas pour autant sur le prix des subsistances nécessaires, elle permet tout au plus de remplacer les acheteurs d'articles de luxe. Les ouvriers consomment d'avantage d'articles de luxe, alors que les capitalistes en consomment relativement moins, voilà tout. » (Marx, p. 716, Capital, Livre II)

Si la classe ouvrière dans sa totalité reçoit un salaire égal et même inférieur, si le rapport de force est défavorable à la valeur de la force de travail, elle participe néanmoins à la consommation d'objets de luxe parce qu'une fraction de la classe ouvrière, sa partie la mieux payée, son aristocratie obtient elle un salaire égal ou supérieur à cette valeur. Par conséquent, indépendamment même des phénomènes qui feraient que, au détriment du

⁹ Parmi les buts que poursuivaient les schémas de reproduction figurait – ce qui impliquait donc d'exposer le problème sous sa forme la plus pure – l'éclaircissement de la reproduction des objets de luxe, tant il est vrai qu'il « est impossible à l'économie politique ordinaire de dire quoi que ce soit de raisonnable sur les limites de la production de luxe dans la perspective de la production capitaliste. Pourtant le problème paraît très simple lorsqu'on analyse correctement les moments du processus de reproduction. Du point de vue de la production capitaliste, le luxe est condamnable lorsque le processus de la reproduction est entravé ou lorsque son progrès, que réclame déjà l'accroissement naturel de la population, est freiné par l'emploi disproportionné du travail productif à la production d'articles non reproductifs : c'est que trop peu de subsistances nécessaires ou de moyens de production ont alors été reproduits. Au demeurant le luxe est une nécessité absolue pour un mode de production qui, créant la richesse pour les non producteurs doit lui donner des formes telles que seule la richesse jouisseuse puisse se l'approprier. » (Marx, Chapitre inédit, p. 395)

nécessaire les classes exploitées et asservies imitent dans certains aspects de leurs consommations (ce qui ne peut être que très fragmentaire), les classes supérieures, la classe ouvrière à travers son aristocratie peut consommer de manière durable – du moins dans les phases d'expansion – des moyens de consommation de luxe. Nous avons rappelé dans le n° 6 quels étaient les fondements matériels de cette aristocratie et par quels leviers le capital était à même de forger des chaînes dorées non seulement bien sûr à cette aristocratie, mais aussi dans une certaine mesure à la totalité de la classe, en échange de sa sujétion politique et idéologique.

Tout à fait méprisable est donc l'attitude du CCI et du GCI (Groupe Communiste Internationaliste), par exemple, lorsqu'ils s'acharnent à combattre le communisme et sa théorie de l'aristocratie ouvrière en pratiquant l'amalgame et en se refusant à en découdre ouvertement avec cette théorie. Feignant d'ignorer (mais l'ignorance même feinte n'a jamais été un argument politique) que le concept d'aristocratie ouvrière ainsi que son rôle comme base sur laquelle peut s'appuyer le réformisme ont été développés par Marx et Engels, puis repris sans être toutefois entièrement restaurés par Lénine, ils polémiquent contre des théories sous-produits du stalinisme et assimilées pour la circonstance à la théorie communiste, cherchant par ce misérable biais à jeter un discrédit sur la théorie révolutionnaire qu'ils se gardent bien d'attaquer directement.

Si Tougan-Baranowsky véhiculait des théories étrangères au prolétariat en matière de moyens de consommation de luxe, cet aspect n'est qu'un des moments de son reniement intégral des contradictions de la production capitaliste et de ses fondements intimes.

A ne considérer même que la consommation de la classe ouvrière une régression de la consommation totale de celle-ci ne pourrait être qu'un cas particulier impliquant une baisse du salaire global telle que la masse des salaires versés à l'ensemble des ouvriers soit plus faible que lors du cycle de production antérieur, en dépit de l'augmentation de la masse salariale engendrée par l'emploi de nouveaux ouvriers. C'est-à-dire que le salaire individuel de la période d'origine multiplié par le nombre d'ouvriers employés serait plus élevé que le nouveau salaire multiplié par un nombre d'ouvriers plus grand. En d'autres termes la baisse du salaire individuel serait telle que la masse globale du salaire versé diminuerait malgré l'accroissement du nombre des ouvriers en activité.

Sans être à rejeter (et il est même tout à fait vraisemblable), ce cas ne peut intervenir que dans certaines périodes de l'accumulation capitaliste ; c'est pourtant dans cette perspective, celle d'une accumulation rapide du capital fixe que se place Tougan-Baranowsky. Par contre, à considérer l'ensemble du secteur II c'est-à-dire en incluant la consommation individuelle de la classe capitaliste et des classes qui vivent de la plus-value (propriétaires fonciers, classes moyennes) l'hypothèse d'une diminution de la consommation méritait une étude plus approfondie. En tous cas dans la période de prospérité de l'accumulation capitaliste, cette diminution de la consommation est une perspective qui est à rejeter, à supposer même que la valeur de la force de travail prolétarienne soit abaissée de telle manière que la valeur totale des salaires soit inférieure à celle de la période antérieure malgré l'augmentation de la population ouvrière, une partie croissante de la plus-value est consacrée à l'entretien d'une classe moyenne toujours plus vaste, dont l'augmentation relative par rapport à la classe ouvrière s'accomplit à travers une exploitation accrue du prolétariat.

De ce fait même une diminution relative du secteur II par rapport au secteur I, et nous reviendrons sur ces questions, en tant qu'elle traduirait une élévation de la composition organique serait à considérer sous un autre angle, dans la mesure où la valeur de la production de la section II n'est pas exclusivement destinée à la classe ouvrière mais inclut également la classe capitaliste et ses appendices.

D'autre part pour avoir une vue plus exacte du tableau général de la production capitaliste, il ne faut pas oublier que nous avons affaire ici au seul capital employé dans les secteurs productifs de l'économie bourgeoise et que donc sont ignorés les capitaux utilisés dans les secteurs improductifs (commerce, etc.)

Poussé par le goût du paradoxe, Tougan-Baranowsky en vient à rejeter la production capitaliste elle-même et ce qui en fait son but exclusif : la recherche du maximum de plus-value.

Si le programme communiste pouvait admettre une diminution de la consommation totale – dans certaines conditions – il a toujours rejeté avec la plus grande énergie l'idée que le mode de production capitaliste puisse survivre longtemps à une diminution absolue du nombre d'ouvriers. Dans la mesure où une telle diminution signifierait assez rapidement (dès que le ressort de l'augmentation de la productivité et de l'intensité ne compenseraient plus la diminution absolue de la plus-value extorquée, du fait de la réduction du nombre des ouvriers) une diminution de la masse de la plus-value extorquée, le MPC s'acheminerait vers des crises d'une gravité exceptionnelle ; en fait l'on toucherait là à une des limites absolues de la production capitaliste, et par conséquent du progrès de l'automatisation dans le cadre de la société bourgeoise.

« Du reste, c'est seulement dans le mode de production capitaliste que doit s'accroître absolument le nombre des salariés, en dépit de leur diminution relative. Pour lui, des forces de travail sont en excédent dès lors qu'il n'est plus indispensable de les faire travailler de douze à quinze heures par jour. Un développement des forces productives qui réduirait le nombre absolu des ouvriers, c'est-à-dire permettrait en fait à la nation toute entière de mener à bien en un laps de temps moindre sa production totale, amènerait une révolution parce qu'il mettrait la majorité de la population hors du circuit. Ici encore apparaît la limite spécifique du mode de production capitaliste, et on voit bien qu'elle n'est en aucune manière la forme absolue du développement des forces productives et de la création de richesses ; mais au contraire qu'elle entre en conflit avec eux à un certain point de son évolution. On a un aperçu partiel de ce conflit dans les crises périodiques qui résultent du fait qu'une partie de la population ouvrière, tantôt celle-ci, tantôt une autre, se trouve superflue dans son ancienne branche d'activité. La limite de cette production, c'est le temps excédentaire des ouvriers. L'excédent de temps absolu dont bénéficie la société ne l'intéresse nullement. Pour elle, le développement de la force productive n'est important que dans la mesure où il augmente le temps de surtravail de la classe ouvrière et non pas où il diminue le temps de travail nécessaire à la production matérielle en général, ainsi, elle se meut dans des contradictions. » (Marx, Capital, Livre III, ES, t.6, pp. 275-276)

Une diminution absolue du nombre d'ouvriers, ce qui aurait rapidement pour conséquence une diminution de la masse de plus-value extorquée par le capital entraînerait rapidement une crise ; une telle possibilité implique donc un progrès de la productivité du travail que le MPC est incapable d'atteindre. Comme le remarquait Boukharine, la composition organique du capital serait particulièrement élevée et, en regard de celle-ci, même si le taux de plus-value était particulièrement important, le taux de profit serait lui, tout à fait dérisoire. La productivité du travail serait phénoménale, de même que la masse de moyens de production et de consommation. Le travail d'un homme suffirait à entretenir l'espèce ! Dans un cas contraire, c'est-à-dire si la productivité du travail n'avait pu croître à la mesure du développement de la composition organique notre ouvrier serait le Robinson capitaliste, seul sur la planète, travaillant pour une immense machinerie lui pourvoyant juste de quoi reproduire sa force de travail et absorbant par l'accumulation la plus-value produite, la composition organique s'élevant d'autant.

Voilà l'admirable perspective que trace Tougan-Baranowsky au mode de production capitaliste, niant ainsi qu'il est justement un mode de production capitaliste et donc un mode

de production qui correspond à un certain degré de développement des forces productives, développement qu'il est désormais incapable d'assurer plus avant sans que ces forces se rebellent contre lui.

Si Marx rejetait violemment les théories disproportionnalistes, il n'abondait pas pour autant dans le sens des théories sous-consommationnistes. Nous reviendrons plus en détail sur certains points relatifs à cette théorie dans un numéro ultérieur de notre revue, contentons-nous pour l'instant de souligner avec Engels que la sous-consommation est une caractéristique des sociétés de classe, par contre les crises de surproduction sont, elles, caractéristiques de la production capitaliste :

« Par malheur, la sous-consommation des masses, la réduction de la consommation de masse au minimum nécessaire à l'entretien et à la procréation n'est pas du tout un phénomène nouveau. Elle a existé depuis qu'il y a eu des classes exploiteuses et des classes exploitées. Même dans les périodes de l'histoire où la situation des masses était particulièrement favorable, par exemple en Angleterre au XV^{ème} siècle, elles étaient sous-consommatrices. Elles étaient bien loin de pouvoir disposer de la totalité de leur produit annuel pour le consommer. Si donc la sous-consommation est un phénomène historique permanent depuis des millénaires, alors que la stagnation générale du marché qui éclate dans les crises par suite de l'excédent de la production n'est devenue sensible que depuis cinquante ans, il faut toute la platitudo de l'économie vulgaire de M. Dühring pour expliquer la collision nouvelle non pas par le phénomène nouveau de surproduction, mais par celui de sous-consommation qui est vieux de milliers d'année. C'est comme si, en mathématiques, on voulait expliquer la variation du rapport de deux grandeurs, une constante et une variable, non pas par le fait que la variable varie, mais par le fait que la constante reste la même. La sous-consommation des masses est une condition nécessaire de toutes les formes de société reposant sur l'exploitation, donc aussi de la société capitaliste ; mais seule la forme capitaliste de la production aboutit à des crises. La sous-consommation est donc aussi une condition préalable des crises et elle y joue un rôle reconnu depuis longtemps ; mais elle ne nous explique pas plus les causes de l'existence actuelle des crises que celles de leur absence dans le passé. » (Engels. Anti-Dühring, ES, p. 324)

Par conséquent, il faudra chercher l'origine des crises de surproduction dans ce qui caractérise le nouveau mode de production, c'est-à-dire le mode de production capitaliste. Celui-ci est le règne de l'économie marchande généralisée, là où la force de travail elle-même devient marchandise (salarial), et où le but de la production n'est pas la production de valeurs d'usage, qu'il s'agisse de moyens de production ou de moyens de consommation, mais la création du maximum de surtravail, de plus-value.

« Il ne faut jamais oublier que dans la production capitaliste il ne s'agit pas de valeur d'usage mais de valeur d'échange et spécialement de l'augmentation de la plus-value. C'est là le moteur de la production capitaliste et c'est vouloir embellir les faits que de faire abstraction de sa base même dans le seul but d'évacuer les contradictions de la production capitaliste et d'en faire une production qui est orientée vers la consommation immédiate des producteurs. » (Marx, TSPL, t.2, p. 590)

Par conséquent, c'est dans les contradictions internes de la production reposant sur le capital qu'il faudra trouver l'origine de la surproduction, c'est-à-dire dans les conditions de la production et de la réalisation de la plus-value et du capital :

« la mesure de cette surproduction c'est le capital lui-même, l'échelle existante des conditions de production et l'appétit effréné d'enrichissement et de capitalisation des capitalistes, mais ce n'est nullement la consommation, qui est entravée d'entrée de jeu, étant donné que la plus grande partie de la population, la population ouvrière ne peut élargir sa consommation que dans des limites très étroites et que d'autre part, la demande de travail

diminue relativement dans la mesure même où le capitalisme se développe, bien qu'elle augmente absolument. » (Marx, p. 587, TSPL, t.II)

Ainsi Marx, dans les mêmes chapitres où il abonde soi-disant dans le sens d'une théorie sous-consommationniste, les rejette en fait explicitement. Si, comme nous l'avons vu Marx combattait violemment la théorie selon laquelle la production capitaliste crée automatiquement ses propres débouchés, il serait faux de voir là une allégeance à une théorie d'une absence de demande solvable qui viendrait d'autre chose que du développement contradictoire de la production capitaliste, c'est-à-dire d'autre chose que de la résolution périodique dans des crises toujours plus vastes, de la contradiction valorisation/dévalorisation, laquelle se présente sous la forme de la baisse du taux de profit.

« A un certain niveau de croissance, la manufacture (il s'agit donc ici de la phase de soumission formelle NDR) – et plus encore la grande industrie – (phase de soumission réelle, NDR), se crée son propre marché en le conquérant par ses marchandises. Le commerce devient le serviteur de la production industrielle qui ne peut exister sans l'expansion continue du marché. Dans la mesure où il ne fait qu'exprimer la demande existante, ce n'est pas le marché qui limite la production de masse : c'est la grandeur du capital employé et la productivité du travail. » (Marx, Le Capital, Livre III, p. 1104, La Pléiade, t. 2)

Le capital, pour se valoriser au maximum, pour extorquer le maximum de plus-value à l'ouvrier productif doit en même temps se dévaloriser, c'est-à-dire que les éléments matériels dans lesquels s'incarne la valeur d'échange contiennent une valeur moindre étant donné la hausse de la productivité du travail. Il s'ensuit que toutes choses égales par ailleurs, la même valeur d'échange est contenue dans une masse croissante de marchandises. Assis sur la base de la loi de la valeur, le capital tend à la nier en développant la productivité du travail, productivité qu'il développe, nous l'avons vu, afin d'exploiter au maximum la force de travail prolétarienne.

D'autre part, afin justement d'élever cette productivité du travail et donc d'obtenir le maximum de surtravail, la composition organique du capital, c'est-à-dire le rapport du capital constant (moyens de production, matière premières) au capital variable (salaire) s'élève ; or la plus-value ne provient que de l'exploitation de la force de travail et donc de l'emploi du capital variable. Aussi ce mouvement contradictoire se traduit-il par une baisse tendancielle du taux de profit. Si les contre-tendances à cette baisse ne jouent pas assez et donc si ce mouvement se traduit par une chute brutale dans le progrès de la productivité du travail, la baisse du taux de profit interdit alors toute nouvelle accumulation et par là même, réalisation, non seulement de la plus-value ou d'une partie du capital, mais tendanciellement, de la totalité de celui-ci.

Il s'ensuit la nécessité d'une brutale dévalorisation du capital constant, celle-ci se manifeste par une chute des prix ruineuses pour les capitalistes mais qui ramène le capital à un niveau où grâce à la destruction de la valeur d'échange que contiennent les marchandises l'accumulation pourrait redémarrer. Nous avons vu que cette dévalorisation se présente sous la forme d'une chute des prix, c'est-à-dire ici, de la destruction de la valeur d'échange, mais celle-ci peut avoir lieu en liaison avec ou grâce à la destruction des valeurs d'usage (l'arrêt des ventes entraîne le pourrissement des marchandises, les machines inutilisées se rouillent etc.), et lorsque le MPC a atteint un grand degré de maturité, nous avons déjà dit que cette destruction doit être systématiquement organisée si la classe capitaliste ne veut pas voir la société périr. Cette organisation sur une grande échelle de la dévalorisation du capital existant, la bourgeoisie la réalise dans les guerres impérialistes, guerres réactionnaires qui n'ont d'autres perspectives que le maintien en place d'un mode de production dépassé, mode de production qui ne peut exister qu'en tenant comme dans un étau le prolétariat, et qui n'a d'autre perspective à lui offrir, après avoir raccourci toujours plus la longueur de ses

chaînes (quitte à en augmenter le placage doré), que l'holocauste d'une guerre impérialiste sans cesse plus meurtrière.

« Pour l'instant, disons simplement : s'agissant de la reproduction, tout comme pour l'accumulation du capital, il ne s'agit pas de remplacer la même quantité de valeurs d'usage dont se compose le capital, à son ancienne échelle de production ou à une échelle élargie (s'agissant de l'accumulation) mais de remplacer la valeur du capital avancé avec le taux de profit habituel (plus-value). Si donc par suite de quelque circonstance ou d'une combinaison de circonstances, le prix de marché des marchandises (de toutes, ou de la plupart d'entre elles, ce qui n'importe nullement) sont tombés bien au-dessous de leurs coûts de production, alors d'une part il se peut que la reproduction du capital soit contrariée, mais il est encore plus sur que l'accumulation s'arrête. La plus-value accumulée sous forme d'argent (or ou billets) ne pourrait être transformée en capital qu'avec perte. Elle reste donc inutilisée sous forme de trésor dans le coffre des banquiers ou sous forme de crédits, ce qui ne change rien à l'affaire. » (Marx, TSPL, p. 590)

Ainsi, la crise du MPC est effectivement une crise catastrophique, qui concerne la totalité de la production capitaliste et non une partie, comme l'affirment les théories contre-révolutionnaires, qu'elles soient disproportionnalistes ou sous-consommationnistes. Sur le plan politique les unes conduisent au volontarisme au parti deus ex machina, car il paraît nécessaire d'adjoindre aux conditions objectives une dose de subjectivité afin que le prolétariat puisse s'emparer du pouvoir, d'où aussi le recours à divers expédients tactiques ; les autres conduisent au fatalisme, à la négation du parti et de l'organisation, au pacifisme et à l'abandon de la lutte des classes, le prolétariat n'étant pas capable de parvenir à une conscience de classe après laquelle il est toujours en train de courir. Pour la conception dialectique et révolutionnaire, l'émergence de la crise catastrophique signifie la polarisation des antagonismes, l'exaspération des conflits de classe, qui fait que ceux d'en bas ne veulent plus être gouvernés comme avant, mais aussi que ceux d'en haut ne peuvent plus gouverner comme avant. Elle implique que le prolétariat puisse et doive se constituer en parti politique distinct et opposé à ceux des autres classes, une préparation rigoureuse à l'inévitable guerre de classes, et par conséquent une lutte théorique et pratique sans faille, une organisation militaire systématique tendue vers l'insurrection, et la prise du pouvoir politique, qui ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat s'appuyant sur la violence révolutionnaire, et le recours inflexible à la terreur rouge.

5. La tentative de restauration de Rosa Luxemburg et ses limites

Si Rosa Luxemburg allait combattre en communiste orthodoxe le révisionnisme de Tougan-Baranowsky, elle a aussi le tort d'admettre l'une de ses affirmations mensongères, à savoir la prétendue existence d'une contradiction entre le livre II et le livre III du Capital. Si pour Tougan-Baranowsky le livre II constitue le point le plus haut atteint par Marx dans sa recherche, car il est écrit après le livre III, et s'il vient infirmer les théories des crises élaborées dans ce livre III. Rosa Luxemburg estimera elle, qu'il y a des contradictions entre les deux livres, mais elle s'efforcera de montrer que le livre II contient des schémas qui, d'une part sont imparfaits, le livre II étant inachevé, et qui d'autre part reposent sur des hypothèses méthodologiques qui les rendent incapables de restituer les processus véritable de l'accumulation.

Rosa Luxemburg admettait que l'on pouvait tirer des schémas la conclusion de la possibilité d'une expansion illimitée de la production capitaliste. Si pour Tougan-Baranowsky il s'agissait d'une idée que Marx n'avait pu, faute de temps, mettre au clair, et qu'il lui revenait pour la première fois de développer, par contre Rosa Luxemburg s'efforçait de montrer que cette nouveauté n'était qu'une réhabilitation vulgaire des théories de Say-Ricardo, l'abdication du programme communiste devant l'économie politique bourgeoise. Dans le même temps elle s'efforçait de réhabiliter le livre III par rapport aux schémas du livre II.

« Le schéma est en contradiction avec la théorie du processus capitaliste global et de son développement, telle qu'elle est exprimée dans le livre III du « Capital ». L'idée fondamentale de cette théorie est la contradiction immanente entre la capacité illimitée d'expansion des forces productives et la capacité limitée d'expansion de la consommation sociale basée sur les rapports de distribution capitaliste. »¹⁰ (Rosa Luxemburg, p. 18, t.2, Maspero)

« Certes d'après le livre II qui est la seule référence de Tougan-Baranowsky le marché est identique avec la production. Elargir le marché y signifie élargir la production car la production constitue à elle seule le marché... La contradiction indiquée dans le livre III n'existe donc pas d'après le schéma ». (Rosa Luxemburg, t.2, p. 21)

Rosa Luxemburg, afin de montrer la véritable théorie des crises se situe de son point de vue, dans le livre III, est amenée à critiquer les schémas de reproduction de Marx. Comme elle accepte la perspective de Tougan-Baranowsky, d'une contradiction entre les deux livres, afin de préserver l'orthodoxie, elle essaye de montrer que les schémas ont de nombreux défauts et qu'ils ne peuvent pas rendre compte, du fait de leurs présupposés méthodologiques, de la totale réalité de l'accumulation capitaliste.

Rosa Luxemburg reprochait aux schémas, outre certaines imperfections « techniques » les points suivants :

1^o) De ne pas résoudre correctement le problème de la reproduction de la matière monétaire dans la reproduction simple. L'introduction de l'or produit à des fins monétaires fait apparaître un déséquilibre que Rosa Luxemburg se propose de résorber en créant une troisième section, la section des moyens de circulation.

¹⁰ Comme on peut le noter, Rosa Luxemburg tout en combattant durement les théories harmonistes d'un Tougan-Baranowsky et en rappelant fort justement les contradictions entre la marchandise et l'argent, entre la production du capital et sa réalisation, ne relie pas explicitement la théorie des crises exprimée dans le livre III à la contradiction valorisation/dévalorisation qui se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit. D'ailleurs dans sa réponse aux critiques elle était amenée à déclarer « qu'il coulerait encore de l'eau sous les ponts avant que la baisse du taux de profit ne provoque l'effondrement du capitalisme », et en conséquence elle restait en deçà des positions orthodoxes et ne restaurait pas complètement les positions originales du programme communiste. Elle retombera ainsi (pour ne rien dire de ses épigones), dans une conception sous consommationniste, depuis longtemps dépassée par le communisme révolutionnaire.

2°) Lorsque Marx prend en compte la circulation monétaire, le schéma de la reproduction élargie est « hérissé d'épines », et il devient défectueux avec la circulation de l'argent. Cependant pour Rosa Luxemburg les difficultés que rencontre Marx lorsqu'il expose les problèmes relatifs à cette circulation monétaire, lorsqu'il recherche les « sources d'argent » proviennent d'un problème plus profond et que Marx n'a pas mis en évidence : « d'où vient la demande solvable pour la plus-value ? » Dans ses schémas qui reposent sur l'hypothèse d'une société exclusivement composée d'ouvriers et de capitalistes, Marx ne peut correctement résoudre le problème des « sources d'argent » dans la mesure où le problème qui gît derrière ces difficultés et qu'il n'a pas individualisé est celui de la demande solvable pour réaliser la plus-value. Ce point constitue le leitmotiv de la théorie de Rosa Luxemburg, le point central de ses conceptions. Pour Rosa Luxemburg il n'est justement pas possible de trouver cette demande solvable au sein d'un mode de production capitaliste pur c'est-à-dire débarrassé des autres formes de production, donc au sein d'un MPC tel que le symbolisent les schémas. Pour pouvoir réaliser la plus-value le MPC doit vivre en osmose avec le milieu pré-capitaliste, mais en même temps il le phagocyte, supprimant ainsi progressivement les bases nécessaires à son accumulation.

3°) La prise en considération de la productivité du travail entraîne une disproportion entre les deux sections de la production sociale. Rosa Luxemburg cherche à tenir compte des effets de l'augmentation de la productivité du travail laquelle implique un accroissement de la composition organique. En faisant varier cette composition organique, Rosa Luxemburg fait apparaître dans le schéma de la reproduction élargie un excédent de moyens de consommations dans la section II tandis que dans l'autre section, la section I il y a un déficit de moyens de production.

4°) Le schéma exclut les sautes brusques de production, le développement inégal entre les différentes sections. Enfin, c'est ce que Rosa Luxemburg affirme notamment dans l'extrait ci-dessus, le schéma ne fait apparaître aucune crise hormis celles qui résultent d'une disproportionnalité dans la production, c'est-à-dire faute d'un contrôle de la société sur le processus de production.

Nous consacrerons des développements particuliers à la question de la reproduction de la matière monétaire, question dont la solution ouvre la voie à l'étude de la reproduction des capitaux employés improductivement, et s'il est un domaine où la confusion règne en matière au sein du mouvement communiste, c'est bien celui-là. Les lamentables exhibitions du CCI ou de la CWO dans leurs « exploitations » du rôle de la production d'armements est là pour nous démontrer le long et dur chemin qui reste à parcourir pour que, ne fût-ce qu'une minorité, sans même parler du prolétariat, renoue avec les principes cardinaux du programme communiste.

Si Rosa Luxemburg pense pouvoir relever les difficultés que nous avons énumérées et donc s'il apparaît une contradiction entre les théories des crises telles qu'elles sont ébauchées dans le livre III et celles qu'on peut faire apparaître dans les schémas du livre II, cela est dû aux hypothèses sur lesquelles reposent ces schémas. C'est-à-dire que Marx expose le processus de la reproduction élargie au sein d'une société exclusivement capitaliste, et dans le cadre de cette analyse il n'est pas possible qu'il y ait d'autres crises que les crises de surproduction.

« Cette hypothèse (une société composée uniquement d'ouvriers et de capitalistes) est une abstraction théorique commode, parfaitement juste quand elle ne fausse pas les données du problème mais qu'elle aide à les exposer dans toute leur pureté. C'est le cas pour l'analyse de la reproduction simple du capital social total, là le problème repose sur les données fictives suivantes : dans une société à mode de production capitaliste, créant par conséquent de la plus-value, la plus-value entière est consommée par ceux qui se l'approprient, par la classe capitaliste. Comment s'effectuerait dans ces conditions la production et la

reproduction sociales ? Si la manière même de poser le problème implique que la production n'a pas d'autres consommateurs que les capitalistes et les ouvriers, elle concorde parfaitement avec l'hypothèse de Marx : domination générale et absolue du mode de production capitaliste. Une fiction théorique recouvre théoriquement l'autre. L'hypothèse de la domination absolue du capitalisme est encore admissible par l'analyse de l'accumulation du capital individuel, telle qu'elle est exposé par Marx dans le livre I du « Capital » (...) lorsqu'il analyse par exemple le capital individuel et ses méthodes d'exploitation à l'usine, mais elle me semble gênante et inutile lorsqu'il s'agit de l'accumulation du capital total. » (Rosa Luxemburg)

En effet pour Rosa Luxemburg, Marx, dans le livre II « expose le processus d'accumulation dans une société composée exclusivement d'ouvriers et de capitalistes dans un système de domination générale et absolue de la production capitaliste. » Aussi, « son schéma ne laisse pas de place, à partir de ces prémisses, à une autre interprétation que celle de la production pour l'amour de la production. » (Rosa Luxemburg. L'accumulation du capital, t.2, p. 10)

Rosa Luxemburg se pose donc le problème de la cohérence entre le livre II et le livre III du Capital, et si une contradiction apparaît dans le schéma du livre II, cela est dû à ce que la méthode d'abstraction utilisée par Marx, si féconde par ailleurs est inadaptée à l'étude de la reproduction élargie. Aussi Marx ne peut-il rencontrer que des difficultés dans l'étude des schémas de reproduction car il est impossible de répondre – et cela apparaît fort bien à propos des problèmes relatifs à la circulation monétaire – au sein de ceux-ci à la question de l'origine de la demande solvable nécessaire pour la réalisation de la plus-value destinée à l'accumulation.

Le tort de Rosa Luxemburg est d'avoir monté en épingle des problèmes « techniques » ou des erreurs de calcul, bien réelles dans la mesure où le livre II du « Capital » était inachevé et d'avoir vu derrière eux des problèmes théoriques insurmontables qui nuisaient à la cohérence d'ensemble du « Capital ».

Or, si le « Capital » est resté inachevé, que dire alors de l'ensemble du projet de Marx, puisque son « Economie » devait compter, comme il est indiqué en 1859 dans l'Avant-propos de la critique de l'économie politique, que l'ouvrage devait compter 6 rubriques : « Le Capital, la propriété foncière, le travail salarié, l'Etat, le commerce extérieur, le Marché mondial. »

Si l'on se réfère à l'Introduction générale à la critique de l'économie politique (1857), on peut penser que c'est dans le dernier point le Marché mondial, que devait être incluse une analyse exhaustive des crises. En effet Marx trace, dans cette introduction le plan de son étude, plan qui recoupe tout à fait les rubriques évoquées plus haut.

«1^o) Les déterminations qui dans leur généralité abstraite, s'appliquent plus au moins à tous les types de société (...)

2^o) Les catégories qui constituent la structure interne de la société bourgeoise et sur lesquelles reposent les classes fondamentales. Capital, travail salarié, propriété foncière. Leur rapport réciproque, Ville et campagne. Les trois grandes classes sociales. L'échange entre celles-ci. Circulation. Crédit (privé).

3^o) Synthèse de la société bourgeoise sous la forme de l'Etat. L'Etat considéré en lui-même. Les classes « improductives ». Impôts. Dette publique. Crédit public. La population. Les colonies. Emigration.

4^o) La production dans ses rapports internationaux. Division internationale du travail. Echanges internationaux. Exportation et importation. Cours des changes.

5°) Le marché mondial et les crises. » (Marx oeuvres La Pléiade, t. I, p.263)

Par conséquent, ce n'est qu'avec le dernier point avec l'étude du marché mondial, dans lequel s'épanouissent toutes les contradictions de la société bourgeoise, que devait être explicitement développée la théorie des crises. Dans le Capital, resté inachevé, et qui ne forme qu'une des 6 rubriques qui devaient être étudiées, l'on ne considère que le genre des crises, la possibilité des crises, les tendances à la crise qui se manifestent dans le cycle de vie du capital, mais l'étude approfondie des crises n'était pas du ressort du Capital en général ni du livre III en particulier. Cela montre une nouvelle fois l'immense tâche qui attend le véritable mouvement communiste, qui devra renouer avec le fil rouge et entreprendre de mener à bien ce qui n'a été qu'ébauché, c'est-à-dire achever les 6 volumes de l'Economie, dont un seul n'a été que partiellement écrit. Cela ne pourra pas être un simple achèvement d'une oeuvre telle qu'elle aurait pu être, mais enrichie et confirmée par l'expérience historique de ces 100 dernières années. Mais pour ne serait-ce que balbutier une telle tâche, le mouvement communiste devra se débarrasser de gourous tels Grossmann (grand-prêtre de la secte CWO par exemple – qu'affirmaient de manière fantaisiste que Marx avait changé son plan et qu'à la place des 6 rubriques avait été rédigé le Capital qui, bien qu'inachevé constituait donc un tout harmonieux, et non une partie d'un ensemble plus vaste.

Ni le livre II ni le livre III ne visaient donc à fournir une théorie des crises pleinement développée et si Marx voulait publier ces deux livres ensemble, ils ne se situent pas au même degré d'abstraction. N'étant pas destinés à étudier particulièrement les crises et ne se situant pas sur le même plan, il est donc tout à fait normal que, sous l'angle des crises il ne soit pas possible de faire apparaître les mêmes crises dans les schémas du livre II, qui reposent sur des hypothèses éliminant par définition certains types de crises, et dans le livre III, où est exposée la baisse tendancielle du taux de profit.

Rosa Luxemburg a eu le tort de s'aligner sur le révisionniste Tougan-Baranowsky et de voir dans les deux livres des contradictions alors que d'une part leur objet n'était pas l'étude des crises et que, d'autre part, ils ne se situent pas sur le même plan méthodologique.

Alors que le livre I et le livre II du « Capital » s'attachent à analyser le capital « en général », le livre III est consacré à l'étude des « capitaux nombreux », « du capital dans sa diversité ». Le livre I expose l'ensemble du procès de production capitaliste et le livre II qui se situe au même degré d'abstraction, le procès de circulation. Si bien que les deux livres forment un ensemble dans lequel est exposé l'analyse générale du procès de production et de circulation. Par contre dans le livre III il faut « rechercher et exposer les formes concrètes qu'engendre ce processus du capital considéré comme un tout. Dans leur mouvement réel les capitaux s'affrontent sous ces formes concrètes au regard desquelles les formes que le capital revêt dans le processus immédiat de production et dans le processus de circulation apparaissent comme des moments particuliers. Les configurations du capital telles que nous allons les développer dans ce livre se rapprochent donc progressivement de la forme sous laquelle elles se manifestent à la surface de la société, dans la concurrence et dans la conscience ordinaire des agents de la production eux-mêmes, etc enfin dans l'action réciproque des capitaux. » (Marx, in Pléiade, t. 2 p. 874)

Par conséquent, contrairement à ce qu'affirme l'ineffable Grossmann, le lien entre les livres du capital n'aboutit pas à reproduire la réalité au moyen d'un processus d'approximations successives allant de l'abstrait au concret, mais implique un changement de niveau, c'est-à-dire que les livres du capital ne se situent pas au même niveau d'abstraction et ne poursuivent pas dans l'analyse du capital la même finalité.

Cela, Rosa Luxemburg ne l'a pas compris, aussi voit-elle des contradictions là où il ne saurait y en avoir. Nous avons donc d'un côté les livres I et II du « Capital » qui étudient le

capital en général et d'un autre côté le livre III qui examine l'action réciproque des capitaux et donc s'intéresse au capital « dans sa diversité ». C'est pour cette raison que, par exemple, ce n'est que dans le livre III que l'on peut tenir compte de la décomposition de la plus-value entre les différentes fractions de la classe capitaliste (ainsi que les propriétaires fonciers qui se l'approprient).

Si Rosa Luxemburg n'a pas noté la différence méthodologique dans l'analyse du capital qui existe entre le livre II et le livre III, et est donc conduite à admettre l'existence de contradictions dans l'œuvre de Marx, il est inexact de penser comme l'affirme le trotskyste Rosdolsky que Rosa Luxemburg jugeait inadéquates les hypothèses de Marx lorsque l'on quitte l'analyse des processus économiques du point de vue du capitaliste individuel pour les analyses du point de vue du capital total. Rosa Luxemburg a au contraire toujours su montrer l'importance de la catégorie du capital total et l'enjeu méthodologique qu'il y avait à se placer du point de vue de la totalité, c'est-à-dire du point de vue du prolétariat révolutionnaire, dans la lutte contre le révisionnisme. Ce qu'elle reproche à Marx ce n'est donc pas sa méthode d'abstraction pour l'analyse du capital total mais pour l'analyse de l'accumulation du capital total, donc uniquement dans l'étude de la reproduction élargie.

« Si je considère par exemple la totalité du capital d'une nation en l'opposant à la totalité du travail salarié (ou de la propriété foncière ou si je considère le capital en l'opposant à la base économique générale d'une classe à la différence d'une autre classe, je le considère en général. » (Marx, Grundrisse)

Aussi Marx procède, dans le livre II, dans le cadre d'une étude du « capital en général », du « capital en tant que tel » à l'analyse abstraite de la reproduction du capital total. Il est donc tout à fait en droit d'ignorer certains éléments qui doivent être méthodologiquement examinés ultérieurement.

« Nous n'avons à considérer ici que les formes empruntées par le capital au cours des différentes étapes de son évolution. Par conséquent nous n'exposerons pas les conditions concrètes au sein desquelles s'effectue le véritable processus de la production. On supposera toujours que la marchandise est vendue à sa valeur. On ne tiendra compte ni de la concurrence ni du crédit, ni de la structure réelle de la société : celle-ci est loins d'être constituée uniquement par la classe des ouvriers et des capitalistes industriels ; consommateurs et producteurs n'y sont pas identiques. La première catégorie, celle des consommateurs (dont les revenus ne sont pas tous primaires, mais en partie secondaires, dérivés du profit et du salaire) étant de beaucoup la plus large, le volume de son revenu et la manière dont elle le dépense entraînent de très importantes modifications dans l'équilibre économique et particulièrement dans les processus de la circulation et de la reproduction du capital. Toutefois l'analyse de l'argent nous a déjà montré que celui-ci renferme en lui la possibilité des crises non seulement du fait de sa différence avec la forme naturelle de la marchandise mais à cause de sa fonction de moyen de paiement. Cela apparaît bien davantage quand on examine la nature générale du capital, même sans entrer dans le détail des rapports réels, qui constituent dans leur ensemble les conditions du véritable processus de la production. » (Marx Oeuvre, ed. La Pléiade, t. 2 p. 460)

L'on peut mesurer ici la profondeur des critiques d'un Samuelson, par exemple, qui reproche à Marx de ne pas tenir compte du crédit dans ses schémas de reproduction alors que, à ce stade de l'analyse, Marx l'avait explicitement écarté. De cette manière, étant donnée que le cadre de l'étude était celui du capital en général, Marx se devait d'ignorer certains aspects fondamentaux pour une compréhension plus approfondie des crises et de leur manifestation. Rosa Luxemburg en ne comprenant pas cela a cru voir des contradictions là où il n'y avait qu'un changement méthodologique dans l'analyse du capital, et en faisant cette erreur elle acceptait les présupposés du révisionnisme. Elle va donc être conduite à voir dans les

schémas des lacunes théoriques là où tout au plus il y avait quelques erreurs de calcul qui auraient été rectifiées si Marx avait eu le loisir de mener à terme l'ensemble de l'ouvrage.

Si dans cette première partie nous avons essayé de réfuter les présupposés méthodologiques justifiant une prétendue contradiction entre le livre II et le livre III nous devons encore examiner une objection de Rosa Luxemburg, celle qui lie l'étude du capital total à l'existence d'une société capitaliste dans laquelle subsisterait encore des formes de production pré-capitalistes. Cela nous conduit en fait à analyser la théorie des crises de Rosa Luxemburg, crises qui résultent pour elle d'une absence de demande solvable pour la plus-value à capitaliser. C'est la critique de cette théorie que nous entreprendrons plus précisément dans le prochain numéro de notre revue consacrée à la crise du MPC.